L'ÉCHO HUGO

Bulletin de la Société des Amis de Victor Hugo

2002

SOCIÉTÉ DES AMIS DE VICTOR HUGO

Présidente d'honneur

Madame Jean Hugo

Présidente

Marie Hugo

Membres fondateurs

Arlette Albert-Birot, Nicole Carrière, Marie Hugo

Jean-Claude Carrière, Arnaud Laster

André Lhomme, Jean-Paul Papot

Secrétaire général

Gérard Pouchain*

Trésorier

André Lhomme

Conseil d'administration

Arlette Albert-Birot, Jean-Claude Carrière, Danièle Gasiglia-Laster

Marie Hugo, Jean Lacroix, Arnaud Laster,

André Lhomme, Gérard Pouchain

Après la démission, en mars 2002, de Jean-Paul Papot, grâce à l'impulsion de qui cette Société a été fondée et que nous remercions pour son activité au sein de la société en 2000 et en 2001, Gérard Pouchain a généreusement accepté, à la demande du conseil d'administration, d'assumer à son tour les fonctions de secrétaire. Bien connu des lecteurs et spécialistes de Hugo pour ses nombreux travaux sur notre auteur - notamment sa biographie de Juliette Drouet - , il avait été élu au conseil d'administration en décembre 2001. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir pris sans hésiter, malgré ses occupations, cette charge supplémentaire.

ENVOIS D'ARTICLES OU COMPTES RENDUS
COURRIER À LA SOCIÉTÉ DES AMIS

Les articles, comptes rendus ou textes divers proposés pour *L'Écho Hugo* devront être envoyés sous forme de disquette ou de fichier attaché, présentés, dans toute la mesure du possible, selon les usages typographiques en vigueur dans le Bulletin.

Les textes non retenus ne seront pas retournés.

Veuillez adresser

- tout courrier concernant *L'Écho Hugo* à :

Danièle Gasiglia-Laster
7 place Salvador Allende
94000 CRETEIL
E.mail : d.gasiglia-laster@laposte.net

- tout courrier concernant la Société des Amis de Victor Hugo à son secrétaire :

Gérard Pouchain
69 rue Emeriau
75015 PARIS
E.mail : Amis.Hugo@wanadoo.fr

SOMMAIRE

Des amis disparus……...8

SPECTACLES

THÉÂTRE

« *Ruy Blas* à la Comédie-Française (mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman ») par Florence Naugrette……12

« *L'Homme qui Rit* sur scène », entretien avec Yamina Hachemi (propos recueillis par Danièle Gasiglia-Laster)……13

« *Victor Hugo, une rencontre virtuelle,* pièce de Jean Lacroix » par France Bastia……23

Échos Hugo……24

MUSIQUE

« Un scénario idéal pour interprètes véristes » par Michèle Fizaine……...27

« La *Esmeralda* de Louise Bertin à Besançon », entretien avec Françoise Tillard (propos recueillis par Danièle Gasiglia-Laster)…….30

« Victor Hugo international music festival » (programme du Festival de musique de Guernesey consacré à Hugo, du 29 septembre au 6 octobre 2002)…….40

HUGO SUR INTERNET

« Portail d'actualité du bicentenaire (Ministère de la culture) » par Carole Aurouet……...43

« Et aussi… » (Le site des Amis de la Maison de Victor Hugo de Vianden) par Carole Aurouet……48

LIVRES, CATALOGUES, REVUES

Victor Hugo, *Ecrits politiques,* anthologie de Franck Laurent par Frank Wilhelm.....50

***Passion Victor Hugo. La légende du siècle,* de Jerôme Picon et Isabel Violante par Frank Wilhelm……51**

***Victor Hugo raconté par la caricature,* catalogue de l'exposition de la**

Maison de Balzac (Commissaire et auteur du texte d'accompagnement : Gérard Pouchain) par Danièle Gasiglia-Laster……51

***Victor Hugo un poète*, anthologie d'Arnaud Laster par Diane Silva…….……..52**

Victor Hugo, *Œuvres poétiques*, anthologie de Claude Millet par Danièle Gasiglia- Laster……...53

Dernière parutions. Ouvrages en langue française par Alix Loiseleur des Longchamps……54

Numéros spéciaux de revues, par Diane Silva……61

NOUVELLES DU MONDE

Informations sur le bicentenaire en Chine, par Cheng Zenghou…….65

Notre présidente à Canton : Marie Hugo s'est adressée aux Chinois……..66

LE COURRIER DES LECTEURS

Vincent Wallez nous répond……72

J.F. Sourd nous écrit et nous adresse plusieurs documents…….73

Daniel Ancelet nous envoie un témoignage de son grand-père sur les funérailles de Victor Hugo……78

Gregory Gregoriou nous propose un article intitulé « Victor Hugo, un grand philhellène français »……82

EN MARGE DE L'ACTUALITÉ

« Victor Hugo et ses éditeurs », par Frank Wilhelm……...87

« *Ruy Blas 38* de Pierre Chaine », par Ixia Venel……92

COLLOQUES

***Victor Hugo et le romanesque* (Amiens, 22 et 23 février 2002), compte rendu par Daniel Compère……96**

INÉDITS

Lettre inédite transmise et commentée par Gérard Pouchain……..100

Lettre inédite transmise et commentée par Valérie Gramfort…….……..102

LA SOCIÉTÉ DES AMIS AU SALON DU LIVRE……107

DES AMIS DISPARUS

Nicole Carrière, une des fondatrices de l'association, est décédée le 21 mars 2002. Peintre de formation, et aussi décoratrice, elle attachait une grande importance à l'œuvre graphique de Victor Hugo, tout autant qu'à son œuvre écrite. Elle a accueilli toutes les premières réunions de l'association et nous gardons le souvenir de sa présence calme, attentive et efficace.

Yves Hucher avait adhéré à notre association alors qu'il était déjà très malade, mais l'amour qu'il portait à Victor Hugo lui avait donné envie, malgré tout, d'être des nôtres. Après une carrière de professeur de lettres il fut pendant vingt ans critique musical à *Nice-Matin*. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages : essais, éditions, biographies, anthologies, traductions de textes latins et allemands. Il a publié en 1953 une biographie de Florent Schmitt, plusieurs fois rééditée et traduite en anglais, a procuré des éditions commentées et annotées des œuvres de Racine et de Molière, choisi, présenté et traduit des extraits du *Journal* de Delacroix en 1963, de celui de Robert et Clara Schumann, en 1969, a écrit un *Berlioz*, en collaboration avec Jacqueline Morini, la même année. En 1976 il a présenté et annoté *Ruy Blas*, également en collaboration avec Jacqueline Morini, pour les Classiques Hachette. Le centenaire de la mort de Hugo en 1985 l'avait incité à organiser un festival pour célébrer le poète à Antibes, où il résidait : il y suscita des récitals de poésie, des conférences, des débats, et une représentation très réussie de la pièce de jeunesse de Hugo, *A.Q.C.H.E.B.* Il est mort en 2001.

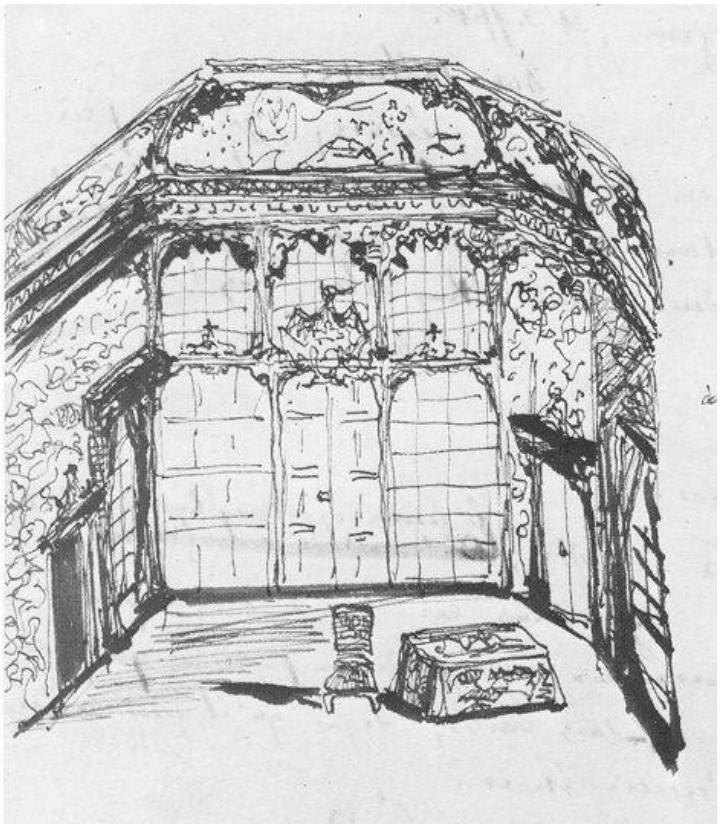
Claude Santelli avait travaillé pour le théâtre avant d'entrer à la télévision en 1956. Il y créa *Livre mon ami* (1958-1968), émission destinée à la jeunesse, et *Le Théâtre pour la jeunesse* (1960-1966) où il produisit une adaptation des

Misérables en trois épisodes : « Cosette », « Gavroche », « Jean Valjean », réalisée par Alain Boudet. En 1962 il adapta *Quatrevingt-treize*, toujours pour Alain Boudet. Il fit, entre autres, des adaptations de Plaute, Lope de Vega, Pouchkine, Dickens, Eugène Sue, Jules Verne, Melville… Il passa à la réalisation avec une émission littéraire conçue par lui : *Les Cent Livres des hommes* ; la première de la série, en 1969, était consacrée au roman de Hugo adapté en 1962. Il fit de nombreux portraits musicaux, politiques ou littéraires. Son intérêt pour l'histoire se manifesta avec des films comme *L'An quarante* (1983) et *L'Année terrible 1871* (1985), titre emprunté à Hugo. En 1972, il emprunta également au poète le titre d'une émission littéraire, *La Légende des siècles*. Il est mort à la fin de l'année 2001.

Quatrevingt-treize adapté par Claude Santelli ;
Réalisation d'Alain Boudet.

SPECTACLES

THÉÂTRE



Décor prévu par Hugo pour le premier acte de *Ruy Blas*

Ruy Blas à la Comédie-Française

(mise en scène de Brigitte Jaques-Wajeman)

par Florence Naugrette

On sait la réputation de difficulté qui entoure la mise en scène du théâtre de Hugo : comment jouer le sublime sans sombrer dans le pathos? Comment jouer le grotesque sans tomber dans la parodie? Comment montrer, par le jeu de l'acteur, l'articulation entre passions privées et ambitions publiques? Comment dire l'alexandrin sans emphase, tout en respectant sa scansion savante? Quelle solution choisir, entre les décors prévus par les didascalies, et l'espace vide contemporain de la scène de l'histoire? Brigitte Jaques-Wajeman, dans sa mise en scène de *Ruy Blas* présentée cette saison à la Comédie-Française, a su résoudre ces difficultés avec inventivité. Le spectacle rend justice à la dimension fantasmatique du texte de Hugo, joué comme un rêve, ou plutôt comme un cauchemar : l'intrigue de la pièce s'y prête, si l'on considère ce scénario haletant, où le refoulé (Salluste, mais aussi Don César, et l'identité même du héros) revient sous la forme de coups de théâtre fatals ; où le pire, toujours certain, ne manque pas de succéder à la satisfaction des désirs (Salluste surgissant après la déclaration d'amour de la reine à Ruy Blas) ; mais où l'inimaginable, contre toute vraisemblance, se révèle possible (Ruy Blas assassinant son maître, le pardon de la reine), dès lors que l'amour dicte sa loi. Cette ambivalence est signifiée par le travail des costumes, dus à Ezio Toffolutti : inspirés par Vélasquez, ils situent avec justesse le temps et le lieu de la fiction à l'époque de Philippe IV et Charles II, mais sans décorativisme pointilleux. Il s'agit plutôt, en les laissant à l'état d'ébauche, de permettre au personnage d'exprimer autre chose que la fonction dépendant de son emploi. Ainsi, le costume de la reine, raide et entravé, joue-t-il en contraste avec sa gestuelle animée de femme insoumise aux convenances de l'étiquette.

Ezio Toffolutti signe aussi les décors, qui donnent à cet univers fantasmatique un cadre inquiétant : inspirés des tableaux de Vélasquez pour la mise en perspective, et du Caravage pour le clair-obscur, ils reprennent aux dessins composés par Hugo lui-même pour la création la clôture parallélépipédique étouffante d'une boîte scénique figurant l'oppression de l'individu par la violence d'Etat, et la force mortifère du passé. L'angoisse est accentuée par les transformations dont ce décor est susceptible : les perspectives biaisées, les parois et plafonds mouvants placent les personnages du

drame dans une insécurité perpétuelle. Le décor sonore parfait cette impression, avec la présence récurrente d'une musique discrète mais lancinante ; cette pratique était déjà en vigueur au XIXe siècle, à la Porte-Saint-Martin, où la musique accompagnait les entrées et les sorties des personnages ; Vilar et Mesguich l'avaient déjà reprise dans leurs mises en scène respectives de *Marie Tudor* : elle instaure une distance cinématographique et contribue à annoncer les catastrophes.

Le rythme imprimé à l'intrigue par la direction d'acteurs fait ressortir cette énergie des passions qui est le propre des personnages hugoliens, traversés par des désirs qui les dépassent. Les comédiens jouent sans retenue ni surcharge, suivant les conseils que Vilar, dirigeant *Ruy Blas* au TNP il y a cinquante ans, donnait déjà à sa troupe. Il suffit pour cela de suivre la dynamique du vers de Hugo, dont François Regnault, collaborateur artistique, remarque qu'il respecte l'essentiel des règles de prosodie classiques, tout en multipliant les enjambements qui instaurent une tension dynamique entre le mètre et la syntaxe. Parfaitement rompus à cet exercice, les Comédiens Français donnent à entendre la musicalité syncopée du vers, et à voir la flamboyance des images.

La distribution permet de laisser la part belle au grotesque. Celui-ci est évidemment l'apanage du personnage de Don César, magnifiquement interprété par Denis Podalydès, qui fait sentir la dégradation de son personnage : facétieux au premier acte, au quatrième il revient des galères déchu, brisé, mais emploie toute sa *vis comica* à lutter contre l'adversité avec l'énergie du désespoir que donne l'instinct de survie ; cet affaiblissement du personnage, rarement montrée - on insiste plutôt d'ordinaire, dans la lignée de l'interprétation de Daniel Sorano, sur sa truculence -, permet de mieux comprendre sa fraternité avec Ruy Blas dans ce dernier acte dont le moteur tragique est précisément la confusion de leurs identités. Mais Don César n'a pas le monopole du grotesque : on le retrouve chez la duchesse d'Albuquerque, interprétée par Dominique Constanza, qui met sa voix coupante et atone au service de la mécanique du pouvoir et de la tradition castratrice ; chez Don Guritan, interprété par un Michel Robin désarmant ; chez la duègne, interprétée par Catherine Ferran, dans un registre de vieille entremetteuse libidineuse . Appliqué à cet actant collectif que forment les ministres, dans la scène où ils se partagent les biens du royaume, il donne lieu à une danse mécanique et macabre qui est une chorégraphie à la fois comique et terrifiante du désastre.

Mais il est présent, de manière générale, comme envers du sublime, chez tous les personnages : dans la rigueur vengeresse de Salluste, interprété par un Jean-Baptiste Malartre tranchant, à la fois calculateur et passionné ; dans l'énergie à la fois ardente et candide de la reine, interprétée par celle qui est la véritable révélation du spectacle,

Rachida Brakni, dont l'interprétation puissante rompt heureusement avec une longue tradition de Maria de Neubourg languissantes et germaniquement mélancoliques. Quant à Eric Ruf, grand et bel acteur interprète du personnage éponyme, il est confronté dans son jeu même aux contradictions inhérentes aux héros masculins du théâtre de Hugo, héros positifs et romanesques par tout un faisceau de traits distinctifs (la vaillance, l'ambition, la justice, l'amour qu'ils inspirent), mais condamnés à l'impuissance par la fausseté de leur situation, ou par la force supérieure du pouvoir et du passé. Cette contradiction, qui rend l'interprétation de Ruy Blas particulièrement délicate, est levée au dénouement, où le personnage se libère par l'assassinat de son maître, dans une scène rapide et violente, particulièrement saisissante, qui rend au dénouement sa portée révolutionnaire.

De manière générale, l'énergie des comédiens fait ressortir l'une des potentialités les plus intéressantes du texte : cette tension entre la croyance à un destin et la volonté d'y échapper, de l'exorciser comme une superstition intériorisée dont il est vital de se libérer.

Frédérick Lemaître, qui créa
le rôle de Ruy Blas en 1838

Daniel Vierge, illustration du chapitre II, Livre III de *L'Homme qui rit* (Gwynplaine prend Dea sur le corps de sa mère morte).

L'Homme qui Rit … sur scène

Entretien avec Yamina Hachemi

Yamina Hachemi vient d'adapter, en collaboration avec Georges Perla, *L'Homme qui Rit* de Victor Hugo. Elle a mis elle-même en scène le spectacle qui tourne depuis le début de l'année dans divers lieux, avec onze acteurs. C'est une très belle adaptation, fidèle au roman, et de l'excellent théâtre. Vous pourrez voir ce spectacle dans les lieux suivants : le 9 novembre au centre culturel Jacques Prévert de Villeparisis (77), le 12 novembre à l'ATP d'Avignon (84), le 19 novembre à Saint-Quentin (dans l'Aisne), le 9 janvier 2003 au Théâtre Romain Rolland de Villejuif (94). Mais comme ces dates et ces lieux peuvent encore être modifiés nous vous conseillons, pour tous renseignements sur les tournées, de vous adresser au 64 rue Henri Barbusse, 93130 NOISY-LE-SEC, tél. et fax : 01 48 40 08 97.

Avez-vous pensé à adapter le roman pour le théâtre en le lisant ou est-ce que l'envie d'en faire une adaptation vous est venue après ? Ou sur la suggestion de quelqu'un ?
En fait je cherchais un projet. J'avais travaillé le conte et le fantastique il y a plus de quinze ans déjà et j'avais envie d'y retourner. Mais je ne trouvais pas la matière. Alors j'ai trouvé ce livre dans la bibliothèque de ma fille. Tout bêtement. Elle m'en avait parlé. J'ai eu un vrai coup de foudre, pour le roman et pour Victor Hugo. Je l'ai découvert beaucoup plus en profondeur.

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce roman ?
Tout l'aspect onirique du texte, qui appelle aussi l'image, l'imaginaire, et puis tout ce qu'il y a en filigrane, l'humanisme qui se dégage de cette histoire. Les personnages, bien sûr, extrêmement présents, existant de manière très forte. Il y a une identification possible avec ces personnages parce qu'ils nous ressemblent.

En Prologue, vous empruntez les éléments de votre dialogue à un poème des Contemplations…
Le prologue n'est pas dans le roman, évidemment. Mais j'en avais besoin… pour introduire mes anges. Parce que l'aspect narratif a été pris en charge dans l'adaptation par deux personnages, que j'ai dénommés « l'ange noir » et « l'ange blanc ». Ils sont en rapport avec le destin et avec la destinée de Gwynplaine. Donc je

cherchais un texte sur le destin. Et je suis tombée sur ce texte dans *Les Contemplations* que j'ai un peu arrangé… J'espère que Victor Hugo me pardonnera…

Vous faites un découpage habile. Il était difficile d'adapter un roman aussi riche et aussi complexe que L'Homme qui Rit. *Et pourtant, vous avez réussi à en tirer la « substantifique moelle ».*

Il y avait différentes choses… Dans le texte de Hugo il y a l'aspect narratif qui est très présent et qu'on ne pouvait pas ignorer. C'est pour ça qu'il existe quand même dans l'adaptation. Il y a les dialogues et il y a les monologues. Donc, tout ce qu'il faut pour faire un spectacle. Le reste tient à la conception qu'on se fait du théâtre, la manière de travailler. Il y des choix artistiques théâtraux.

J'ai été très étonnée de constater à quel point ces dialogues, qui pourtant n'ont pas été conçus pour le théâtre, passent bien…

Par contre il y a des dialogues que nous avons dû ajouter parce qu'on en manquait. Notamment entre Dea et Gwynplaine, en première partie, pendant leur période de jeunesse ensemble.

Oui… mais vous vous servez tout de même du texte, même quand vous introduisez des dialogues qui n'existaient pas…

Voilà… C'est-à-dire que j'ai pioché dans le récit pour un peu alimenter le dialogue parce qu'évidemment, au théâtre, on a quand même besoin d'un minimum de dialogues. Mais pour l'essentiel… oui… la fidélité au texte me paraissait essentielle… Il n'était pas question que je refasse les dialogues de Hugo ! Je ne pouvais pas faire mieux !

Certains ne se gênent pas… pour refaire complètement les dialogues…

Oui, bien sûr, mais moi je préfère rester en retrait. Quand il y a comme ça une rencontre avec un texte et avec un auteur, il n'y a aucune raison de réécrire ce qu'a écrit l'auteur.

Pour le Prologue et les liens entre les scènes, vous avez fait dialoguer deux anges qui situent l'action et les personnages. J'étais un peu inquiète en voyant qu'il y avait un ange blanc et un ange noir - nous en avons déjà parlé à propos du Prologue -, mais vous réussissez à éviter le manichéisme apparent que pourraient symboliser ces

personnages, grâce au jeu des acteurs : l'ange noir a l'air plus malicieux que démoniaque et l'ange blanc plus mutin qu'angélique. Avez-vous senti le danger ?
Bien sûr. C'était le danger, évidemment, de faire blanc/noir… blanc/noir… tout le temps. Du coup, je suis revenue à la dualité qu'il y a chez Hugo, aux antithèses qui chez lui parfois se mêlent. La ligne de conduite était quand même de dire à l'ange noir qu'il tirait le héros vers les ténèbres, et à l'ange blanc qu'il aidait plutôt Gwynplaine dans les obstacles, les embûches… Mais le rôle des anges était d'établir la distance que Hugo a lui-même voulu mettre. C'est amusant qu'il y ait cette histoire absolument tragique, prenante, et en même temps, une prise de distance… Les anges prennent en charge toutes les digressions de Hugo, toute son ironie… son humour …

Il y a une très légère modification du texte qui m'a amusée car en entendant le discours de Josiane à Gwynplaine - pendant qu'elle entreprend de le séduire -, à un moment donné, je me suis dit « Tiens, ça m'étonne que Hugo ait écrit cela » : « Prends-moi. Insulte-moi. Bats-moi. Paye-moi. Traite-moi comme une prostituée.» Hugo a bien écrit : « Prends-moi. Insulte-moi. Bats-moi. Paye-moi » mais, en revanche, il fait dire à Josiane : « Traite-moi comme une créature », ce qui d'ailleurs revient au même. Avez-vous eu peur que le spectateur d'aujourd'hui ne comprenne pas ?
Oui… c'est pour ça. Créature avait une connotation assez forte… dans le sens du XIXe s. J'avais peur que le spectateur ne comprenne pas…

De toutes façons, tout ce passage est très audacieux de la part d'un romancier du XIXe siècle.
En effet ! On m'a d'ailleurs demandé si c'était bien de Hugo. Il y a des prof' qui me l'ont demandé…J'ai dit : oui…oui… ça je ne l'ai pas inventé du tout… C'est intéressant dans la bouche de Josiane qui est une très jeune femme qui en plus n'a jamais encore fait l'amour. C'est complètement décalé.

Pour rester sur la scène de la déclaration d'amour de Josiane à Gwynplaine, le traitement qui en est fait est excellent. Ce moment était, à mon avis, très difficile à faire passer sur scène : montrer la sensualité perverse de Josiane, sans mauvais goût, sans le moindre soupçon de vulgarité, n'était pas simple. Vous réussissez à mettre en relief l'humour grinçant et l'aspect sulfureux du texte. La scène est bien servie par l'actrice qui incarne Josiane, Maïté Cotton qui joue le rôle avec beaucoup

de subtilité et de drôlerie. Ne croyez-vous pas que le fait que les acteurs ont été dirigés par une femme, en cet instant précis, a permis d'éviter tout sexisme ?

Je ne sais pas… encore une fois, là, je me suis mise au service du texte et de ce qu'était Josiane. C'était très compliqué de traiter ce personnage. Aussi bien Dea, d'ailleurs, dans le côté pur et amour platonique, et Josiane dans l'excès… Si on approfondit, on s'aperçoit que Josiane est une rebelle, une marginale : elle est totalement en rupture avec la cour, en opposition avec la reine Anne… donc elle est très provocante. En même temps elle est jeune… et c'est quelqu'un effectivement qui n'a jamais fait l'amour… ce qui fait qu'elle est maladroite et c'est ça qui m'a intéressée. C'est pour ça que la scène fait rire… Josiane provoque à outrance mais en même temps avec la maladresse de quelqu'un qui n'est pas une femme encore.. et qui joue un jeu… elle a une innocence à sa façon. Là non plus je ne voulais pas en faire un personnage trop noir, en opposition à une Dea blanche… Même Barkilphedro, pour moi, est un personnage complexe. Ce sont des êtres qui ont une histoire, qui ont des excuses… On peut justifier leur comportement… on peut l'expliquer…

Josiane joue le jeu de la perversité ?

Oui… Elle dit à moment donné à Gwynplaine, même si tout de suite après elle casse ça, qu'elle va se donner à lui et que c'est la première fois… et après elle ajoute : « Je sais que tu ne me crois pas… » Elle a cette maladresse de la jeune fille qui est prête à passer à l'étape suivante, mais qui s'y prend très mal, finalement…

Avez-vous eu dès le départ l'idée de faire jouer le personnage du loup Homo par un homme ? Je trouve cette idée merveilleuse. Les descriptions d'Homo par Hugo montrent à quel point il a, comme Ursus, le sentiment que les animaux ont des côtés très humains, et inversement….

Je n'avais pas trop le choix, car je ne me voyais pas supprimer ce personnage, qui est très important ; d'abord parce que ça fonctionne par deux : Homo et Ursus, Dea et Josiane, etc., ensuite parce que je ne pouvais pas prendre de chien ou de loup sur un plateau… On est d'accord ?

Non… Moi je pense que vous auriez pu prendre un chien… très obéissant… ou très bien dressé…

On aurait pu faire ça… mais ce n'était pas intéressant…

Certes… Ça aurait été beaucoup moins intéressant…

Et puis le danger au théâtre, c'est que l'animal, il a intérêt à être très bien dirigé…

Il y a des risques de débordement ?

Non, ce n'est pas ça… il focalise énormément les regards. C'est comme quand vous prenez un petit enfant sur le plateau : les enfants attirent le regard immédiatement. Ils ont une présence énorme. Et l'animal aussi. Mais ce n'est pas la seule raison. C'était aussi un choix parce que j'avais envie d'un homme-loup en fait, quelqu'un d'un peu mutant, qui est entre les deux, d'un loup-garou. Je me suis dit : il y a un pendant avec Ursus, qui est ours, et j'ai pensé que c'était intéressant de garder la dualité homme et animal.

Une remarque du narrateur sur l'animal, qui se trouve dans le roman et que vous n'avez pas reprise, m'a frappée : il « avait la réserve pensive du proscrit ». Hugo s'identifie un peu à Homo…

Hugo est un peu tous les personnages dans le roman… Il est à la fois Gwynplaine, Ursus, Homo…

Il est aussi Lord Clancharlie et quelques-autres… Cyril Casemeze prend vraiment les attitudes d'un chien – puisque Homo est un loup très domestiqué -, posant sa tête sur les genoux de ses maîtres, courant à quatre pattes avec une dextérité extraordinaire. Comment avez-vous dirigé l'acteur ? Lui avez-vous donné des directives précises ?

J'ai essayé de trouver un comédien qui travaillait déjà sur les animaux. Autrement ça aurait été difficile. C'est un comédien qui travaille exclusivement sur la zoomorphie. Il travaille aussi sur les grands singes… sur les ours… les loups… les sangliers… il a tout un travail derrière lui qui est appréciable quand on le choisit. Et puis après, nous avons travaillé des attitudes… la psychologie de ce loup-chien, puisque Homo a une psychologie comme s'il était humain. Je trouve ça très beau. Il y a toute la dimension mythologique, avec Hugo, qui est très belle… la mythologie égyptienne, grecque… on retrouve le loup à la fin avec cette barque qui est prête à prendre la mer, comme Anubis accompagne les morts sur son fleuve. Pour une renaissance, justement. C'est pour ça que j'estime que la fin est une fin ouverte, malgré tout.

J'ai beaucoup aimé, aussi, les dialogues d'amour entre Dea et Gwynplaine, également très fidèlement tirés du roman. Ce ne sont pas des dialogues réalistes mais il sont d'une grande beauté poétique et les interprètes, Félix Pruvost et Véronique Chiloux, font bien passer cette poésie : en disant leur texte avec conviction, sans emphase. On dirait parfois du Shakespeare… Là encore j'aimerais savoir ce que vous leur avez dit, comment vous les avez dirigés.

Sur ces scènes d'amour? Tout est dit dans le texte de Hugo. Il faut donc rester assez simple par rapport à ce texte. Il faut dire les choses simplement, sans en faire trop. Et puis chacun de ces deux personnages porte évidemment un drame. Il y a une pudeur, je crois aussi, chez ces personnages-là. Je leur ai demandé de rester au bord du texte.

Le personnage d'Ursus, le philosophe misanthrope et pourtant si généreux est interprété par François Roy, très émouvant.

C'était tout un travail avec lui. Pendant les répétitions il était un peu trop ours par moments. Il a fallu que je le ramène à une certaine fragilité, surtout dans la scène de la fin. C'était pas facile d'incarner un personnage ours, un peu rude, et de montrer la faille...

Tout passe par les gestes, les regards…

Oui… mais en même temps je voulais un minimum de gestes. Moi, c'est mon travail de metteur en scène qui, des fois, pour l'acteur est difficile. Pour François ça l'était particulièrement parce que c'est quelqu'un qui aime bouger… et moi je bouge très peu… je bouge peu mes mises en scène. Je suis très gros plan cinématographique… Je les contrains donc, par moments, à ne pas énormément bouger et à jouer sur trois mètres. Même s'il y a un grand plateau… S'ils bougent, c'est parce qu'il y a une réelle raison. Mais on ne bouge pas pour bouger.

Chaque geste a une signification…

Voilà… Et pour l'acteur, même si au début ça ne l'aide pas, ça va beaucoup l'aider ensuite d'être dans cette contrainte-là. Ce n'est plus une contrainte après, au contraire.

Quand par exemple Ursus s'aperçoit que Gwynplaine a été défiguré et qu'il le serre dans ses bras… C'est un moment très fort… le geste, inattendu, est très fort…

Oui… la faille qui se révèle… c'est un solitaire… il a une vie très solitaire, cet homme, on ne sait pas trop s'il a été marié… il a une vie d'ours… mais avec son loup quand même… son compagnon…

Et après il se découvre une famille… il devient père et mère…

En effet. D'ailleurs, pour moi la roulotte, c'est vraiment le ventre de la mère, qui protège… et évidemment, quand on en sort… on prend tous les risques. Il vaut mieux ne pas en sortir.

La fin du roman est assez ambiguë. Dea, en mourant, demande à Gwynplaine de la rejoindre. Il marche sur le pont du bateau jusqu'à l'extrême bord, croyant voir une lueur dans le ciel, alors que le ciel, précise le narrateur, est « absolument noir ». Il s'avance jusqu'à un point où il n'y a pas de parapet et tombe dans le vide, s'engloutissant dans la mer. Le roman se termine sur Homo qui hurle dans l'ombre en regardant la mer. On ne voit pas Homo hurler dans votre mise en scène (alors que ce détail était prévu dans votre adaptation).

Au départ j'avais pensé le faire… et puis… quand on a essayé aux répétitions… c'était assez ridicule. Parce que même si l'acteur, physiquement, adopte très bien toutes les attitudes d'un loup-chien, le fait de le faire hurler, lui, en direct… ne passait pas. On a même essayé de l'enregistrer et de faire seulement entendre son hurlement. En fait ça cassait quelque chose…

Et vous avez choisi résolument une interprétation optimiste de cette fin. La musique va aussi dans le sens d'une croyance en un au-delà. Avez-vous hésité ? Pourquoi ce choix s'est-il finalement imposé ?

Pour moi, ce qui s'est imposé, c'est que le roman démarre - je ne parle pas de la présentation d' Ursus, etc -, pour moi il démarre vraiment avec l'abandon de l'enfant, dans la presqu'île de Portland, avec la mer. Et là on a 150 pages avec la mer, et la tempête. Et à la fin du roman on est encore une fois sur l'eau. Donc, Hugo termine en boucle. Il commence par la mer et il finit par la mer. C'est ça qui m'a paru important, plus que les cris du loup, en fait. Il me paraissait nécessaire de finir par la mer. Pour moi il y a naissance de l'histoire et naissance de Gwynplaine par la mer.

Et mort aussi…

La mer, pour moi, c'est l'élément de vie. C'est là d'où on vient. L'élément de vie de la mer… Vie et mort… C'est très lié la vie et la mort. Je ressens la mort de Gwynplaine comme une renaissance dans un monde meilleur… C'est pour ça que pour moi la fin n'est pas forcément pessimiste. Il va rejoindre quelqu'un *au-delà*. Je pense que Hugo a eu ce sentiment, par rapport aux enfants et petits-enfants qu'il a perdus… le sentiment qu'il y a des retrouvailles après la mort. J'en ai moi-même une expérience personnelle parce que j'ai perdu ma fille, il y a quelques années, qui avait vingt ans, et que j'étais très proche d'elle. Je ne l'ai jamais senti comme une séparation car pour moi on est toujours en relation. Je pense qu'il y a une continuité, l'amour, les êtres, les choses ne s'arrêtent pas comme ça…

Avez-vous l'intention de mettre en scène d'autres textes de Hugo ?
Pour l'instant j'essaie surtout de montrer dans le plus d'endroits possibles *L'Homme qui Rit*… Plus tard, je verrai. Il faudrait que vous me donniez des idées… Pourquoi pas ?

(propos recueillis par Danièle Gasiglia-Laster)

****

Victor Hugo, une rencontre virtuelle

pièce de Jean Lacroix
par France Bastia[1]

La pièce *Hugo m'a dit…*, de Jean Lacroix, a été créée le 22 mai dernier (détail piquant, c'est également un 22 mai que Victor Hugo se remit à l'écriture des *Misérables*) en la salle Jules Bastin du Centre Culturel de Waterloo sous le titre *Victor Hugo, une rencontre virtuelle*.

Changement de titre car, dans *Hugo m'a dit…*, un seul interpellateur dialoguait avec Victor Hugo tandis que, dans *Victor Hugo, une rencontre virtuelle*, d'autres acteurs ont pris corps : un second interpellateur (Jean-Pierre Defraigne) s'ajoute au premier (Jean Lacroix), Juliette Drouet (Alix Mariaule) interpelle, elle aussi, son cher Victor tandis que de délicats accords de harpe (Cécile Robbe) permettent d'harmonieuses transitions entre les séquences. Tous sont excellents dans leur rôle : Jean Lacroix a de l'abattage en intervieweur titillant, Jean-Pierre Defraigne y va de ses interventions malicieuses, Alix Mariaule, jolie et fragile, est plus Juliette Drouet que nature, Cécile Robbe joue à ravir de son instrument, mais le plus extraordinaire, vraiment extraordinaire, est Angelo Bison en Victor Hugo. Il n'est pas plus Victor Hugo que nature, il est Victor Hugo. Dans l'allure, dans les gestes, dans les attitudes, dans les expressions du visage, dans l'intensité du regard. Quand il prend la parole pour répondre aux questions qui l'assaillent - sur sa vie, ses amours et ses deuils ; ses voyages, son exil, sur Napoléon le grand et l'autre, *le petit*, sur ses écrits, sur ses

[1] Cet article a déjà été publié dans *Revue Générale*, n°3, mai-juin 2002. La même revue a publié le texte de la pièce dans son numéro de mars-avril 2002.

idées, sur la Belgique en général et sur le fameux lion d'où vous savez -, quand il prend la parole, Hugo, pardon, Angelo, le public écoute aimanté. Et la voix est si belle, si juste l'intonation, si parfaite la diction pour dire de Hugo les envolées en prose ou les vers admirables, que l'émotion ensuite est comme palpable dans le silence de la salle…

Je vais fermer l'œil terrestre… définitivement cette fois, mais l'œil spirituel reste ouvert, plus grand que jamais… Ce fut vrai, ce 22 mai à Waterloo, où Victor Hugo fut de retour parmi nous, plus grand et plus présent que jamais.

****

ÉCHOS HUGO

Au Théâtre du Marché de **Saint-Denis de La Réunion**, la Compagnie malgache Landy Vola Fotsy a donné du 28 mai au 2 juin des représentations de **Mille francs de récompense**.

Plusieurs mises en scène de ***L'Intervention*** ont été proposées cette année, dans divers lieux, à Paris et dans la région parisienne. Nous avons particulièrement apprécié celles de **Camille Bertrand**, **Raymonde Heudeline**, et **Ary Auberger.**

Le Théâtre du Nord-Ouest (13 rue du Faubourg Montmartre, 75009 Paris), donne **l'intégrale du théâtre de Hugo** de juin à décembre 2002.

A la rentrée, **Julien Téphany** proposera une **mise en scène africaine** de ***Mangeront-ils ?***, qui se donnera en tournée et à Paris (au théâtre Silvia Monfort).

Deux grands événements théâtraux sont annoncés pour la saison prochaine : ***Mangeront-ils ?*** va être mis en scène par **Benno Besson**, et ***Les Deux Trouvailles de Gallus*** par **Jean-Marie Villégier.**

Le très bon spectacle de **Maurice Antoni** sur ***Le Dernier Jour d'un condamné*** se redonnera à l'automne de cette année et l'année prochaine. Voici quelques dates et quelques lieux :

- Les Pavillons sous Bois, Bibliothèque municipale (8 allée Robillard, 93200), le 18 octobre 2002 à 19h. Tél. : 01 48 47 95 54. Entrée libre.
- Fleury les Aubrais , Bibliothèque des Jacobins (42 rue du 11 novembre, 45400), le 19 octobre 2002 à 17h. Tél. : 02 38 83 31 20. Entrée libre.
- Persan, Médiathèque Boris Vian (1, rue Pasteur, 95340), le 20 octobre 2002 à 16h. Tél. : 01 39 37 46 80.
- Kremlin-Bicêtre, Hôpital, Salle du Grand Réservoir (94270), le 22 octobre à 19h30. Tél. 01 45 15 55 56 et 01 45 15 55 04.
- Courbevoie, Bibliothèque municipale (41 rue de Colombes, 92400), le 23 novembre 2002 à 17h30. Tél. : 01 43 33 58 98.
- Combs la Ville, Médiathèque La coupole (rue Jean-François Millet, 77380), le 30 novembre 2002 à 17h30. Tél. :01 64 88 61 33.
- Charleville-Mézières, Bibliothèque municipale (4 place de l'Agriculture, 08000). Tél. : 03 24 33 33 53 ou 03 24 59 09 62.

Pour d'autres lieux et d'autres dates ou pour toute précision sur le spectacle se renseigner au 01 43 67 48 96.

La mise en scène pour le petit écran de ***Ruy Blas*** (conseiller littéraire Jean-Claude Carrière), qui est annoncée pour la rentrée aura notamment pour interprètes Gérard Depardieu (Don Salluste), Jacques Sereys (Don Guritan), Carole Bouquet (la reine), Jacques Weber (Don César).

MUSIQUE

Ponchielli

Un scénario idéal pour interprètes véristes

par Michèle Fizaine

Le hasard a voulu que l'opéra tiré par Amilcare Ponchielli de la pièce de Victor Hugo, *Marion de Lorme*[1], soit joué pour la première fois à la Scala de Milan, le 17 mars 1885, un peu plus de deux mois avant la mort du poète. A nouveau le hasard fait que l'œuvre a été exhumée récemment, à la veille du bicentenaire de sa naissance. La partition imprimée étant introuvable, depuis la dernière représentation au Teatro Lirico de Milan en 1919, l'Orchestre national de Montpellier a fait l'acquisition d'une version manuscrite fort peu lisible, qui a été microfilmée, déchiffrée et finalement éditée. Elle est donc désormais disponible.

L'adaptation du drame hugolien a été interprétée en version de concert, début décembre, au Corum de Montpellier. Les couleurs véristes flamboient. Entre recettes empruntées au maître Verdi, de 20 ans son aîné, et nuances harmoniques qu'exaltera son disciple Puccini, l'écriture de Ponchielli mène l'auditeur sur des chemins connus, mais elle a aussi de quoi surprendre. Changeante, bigarrée, elle offre parfois des détours qui échappent aux modèles de l'esthétique de cette période. Point d'afféteries, mais du contrepoint, du chant *a capella*… histoire de rompre avec les transitions plus convenues, les facilités d'un style un peu « pompier ».

Le livret est pour beaucoup dans l'originalité de l'œuvre. Enrico Golisciani, chargé en 1882 de la tâche sacrilège d'adapter en quatre actes la pièce de Victor Hugo, éprouve de grandes difficultés et travaille durant de longs mois. On est dans l'univers du « mélodrame », qui impose au drame hugolien de descendre d'un degré l'échelle des catégories, mais qui lui ouvre en revanche les larges possibilités du spectacle total qu'est l'opéra. L'intrigue est préservée, bien que les scènes de Chambord, et la presque totalité de l'acte IV passent à la trappe. Louis XIII ne paraît pas. Le contraste entre le deuil de Nangis et les grimaces du Gracieux n'est pas non plus retenu. C'est un Lélio, conteur d'anecdotes piquantes qui est à la tête des comédiens ; Brichanteau est bien là ; mais au total, sur la trentaine de personnages prévus par Hugo, il n'en reste que sept.

L'amateur d'opéra le devine : c'est tout autant pour son côté spectaculaire que pour son célèbre et scandaleux argument que Ponchielli a choisi *Marion de Lorme*. Les peintures « à fresque » de *La Gioconda* avaient plu au public quelque dix ans plus tôt. Les fêtes de Blois, l'animation causée par la troupe de comédiens,

[1] Orthographe de Hugo. Ponchielli opte pour l'orthographe plus traditionnelle : *Marion Delorme*.

semblaient d'efficaces divertissements. On en est frustré, bien sûr, dans la résurrection montpelliéraine. C'est la musique qui développe seule la fantaisie, le mélange de drôlerie et d'amertume contenus dans ces passages : cela a du panache et la désinvolture teintée de tristesse qui va avec les fêtes dont les lendemains sont gris.

La création de l'opéra en 1885 avait été annoncée pour la saison du carnaval et du carême de Milan, et certainement la réalisation avait le côté spectaculaire de rigueur en ces circonstances. Si la critique fut plus que réservée, les interprètes, Romilda Pantaleoni (Manon), Francesco Tamagno (Didier), Augusto Brogi (Saverny), Angelo Tamburlini (Laffemas) et Adèle Borghi (Lélio) ainsi que l'Orchestre de la Scala dirigé par Franco Faccio remportèrent un franc succès. Le compositeur fut lui-même longuement acclamé durant vingt-quatre rappels. On se demande toujours pourquoi la presse se déchaîna avec une violence qui fit sombrer le compositeur dans un désespoir dont seules la maladie et la mort le délivrèrent.

A Montpellier, le chef Friedemann Layer, qui a dirigé deux opéras de Verdi la saison dernière, donne à l'Orchestre de Montpellier une italianité assez sentimentale il est vrai, refusant les couleurs crues mais ne sacrifiant rien à la violence et à l'expression. Sa façon d'aborder certains moments souligne des parentés musicales avec Meyerbeer ou Massenet. La formation montpelliéraine fait très bien tout cela, et ne donne pas dans la demi-teinte lorsque le chef demande bravoure et grand son. Sur le devant de scène, la distribution est tout à fait homogène : Francesco Provvisionato campe un Lélio très brillant et clair, et les rôles de Laffemas et Saverny sont vaillamment assurés par Carlo Cigni et Dalibor Jenis. Franck Bard et Hervé Martin, issus des chœurs de l'opéra, s'avèrent tout aussi remarquables dans les personnages secondaires.

Les deux interprètes principaux ont fait le triomphe de cette résurrection, et ont rendu l'intrigue crédible et émouvante. Le ténor Francisco Casanova, que Pavarotti lui-même a désigné comme sa doublure à l'Avery Fischer Hall en 1996, a effectivement non seulement le physique mais surtout l'éclat de l'illustre chanteur. Remplaçant, dans le rôle de Didier, Martin Thompson déclaré indisponible, il joint à un phrasé idéalement souple des aigus percutants et chauds, des éclats glorieux… La diva Denia Mazzola Gavazzeni est une Marion bouleversante, volontaire et brisée. Ses graves, parfois faits d'ombre suave, exploitent aussi quelques raucités expressives, et si l'on peut imaginer une voix plus large que la sienne dans certains passages, on sait qu'on risque sans doute de ne pas y entendre ces nuances si personnelles que la soprano semble tirer du fond de son cœur.

Le premier air de Marion, sa romance du début de l'Acte IV sont empreints d'un sentiment poignant. Ce dernier acte chargé de l'atmosphère entretenue par

l'insistante marche funèbre offre aussi au ténor une romance que Francisco Casanova a interprétée de façon très dramatique. Le couple, dans le duo du troisième acte, aurait mérité les bis qui firent la gloire de ce morceau de bravoure en 1885. Denia Mazzola, dans l'air de la dernière scène, entre dans une sorte de folie, qui n'est pas sans rappeler ses fulgurantes interprétations dans *Medea* de Cherubini et *Cassandra* de Gnecchi, durant l'été 2000. Elle porte à bout de voix son cri ultime : *« Infamia eterna al Cardinal, al Re ! »* (Honte à jamais au Cardinal, au Roi !), qui, tout en étant plus explicite, n'affadit pas le célèbre dernier vers du drame de Hugo : *« Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe ! »*. La sensation est forte. Le public est saisi. C'est donc sérieux ? On n'est pas dans une histoire pour faire pleurer les grisettes ?

Marion, la courtisane, n'a pas été trahie : la beauté du chant, le chatoiement symphonique contribuent en somme à… sauver la morale. La musique est rédemptrice, comme l'amour. Mais à voir la passion de Madame Mazzola, on se réjouit de sentir que Victor Hugo reste toujours scandaleux.

Marie Dorval, qui créa le rôle
de la Marion de Lorme de Victor Hugo en 1831

La Esmeralda de Louise Bertin à Besançon

Entretien avec Françoise Tillard

Anonyme : Portrait de Louise Bertin

Françoise Tillard

Le 19 février vous avez donné au Théâtre-Opéra de Besançon La Esmeralda, *opéra de Louise Bertin, livret de Victor Hugo d'après* Notre-Dame de Paris. *Créée le 14 novembre 1836 à l'Académie royale de musique, l'œuvre était tombée après la sixième représentation pour diverses raisons. Vous avez donc ressuscité cet opéra. Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de monter cette œuvre ?*

Arnaud Laster. Il m'en avait tellement parlé… Dès que j'ai pris connaissance de la partition, j'ai pensé que l'œuvre valait la peine d'être réhabilitée.

A la lumière de la correspondance de Hugo avec Louise Bertin, on s'aperçoit que la musicienne donnait à son librettiste des directives strictes. Elle lui envoyait des schémas très précis qu'il devait suivre : sur le nombre de syllabes et les rimes notamment. Etait-ce une pratique habituelle ou est-ce que cette exigence est particulière à la manière de composer de Louise Bertin ?

Non, Louise Bertin ne se distingue pas des autres musiciens en cela. C'était habituel. C'est très contraignant mais est-ce que c'est plus contraignant que l'habitude des timbres ? Une vieille tradition française qui consiste à écrire des chansons sur des airs donnés…

Louise Bertin avait l'inconvénient d'être la fille du directeur du Journal des débats, *que beaucoup de contemporains haïssaient, en particulier à cause de ses opinions orléanistes ; le livret est sulfureux : un prêtre amoureux en est le personnage principal ; et même si la censure a demandé de supprimer le mot prêtre dans le livret, les spectateurs connaissaient le roman… et, surtout, Louise était une femme. Hugo était persuadé, d'ailleurs, que la misogynie était pour beaucoup dans la chute de l'opéra…*

Hugo en était persuadé ? J'avais l'impression que la misogynie restait très masquée quand même… y compris dans les critiques… elle transparaît surtout dans les articles disant que la musicienne était un amateur… Manière détournée de s'en prendre à la femme. On a dit qu'elle n'avait pas étudié la composition alors qu'elle avait étudié avec Reicha. Et on a passé sous silence ses études. Pourtant, quand on regarde son travail, la propreté de sa partition et l'attention avec laquelle elle compose, on s'aperçoit qu'elle est, au contraire, très professionnelle. Vraiment, l'amateurisme, on ne le voit pas ! Ça, c'est très grave et c'est là qu'on pouvait faire mal : « C'est une femme, donc c'est un amateur. »

Berlioz et Liszt, eux, ont été très impressionnés par la musique de Louise Bertin…

Meyerbeer aussi… il a essayé de promouvoir son opéra en Allemagne.

Berlioz, Liszt, Meyerbeer… Louise était appréciée par les vrais connaisseurs. Comme elle était handicapée, Berlioz a dirigé les répétitions de La Esmeralda *et Liszt en a fait une réduction pour piano et chant. C'est la version que vous avez donnée à Besançon. Ce parrainage prestigieux, loin d'aider Louise Bertin, lui a nui puisqu'on a été jusqu'à dire que Berlioz avait retouché la partition et qu'il était l'auteur de nombreux passages. Ce qu'il a farouchement nié, même en privé : il écrit à sa sœur que sa seule contribution a consisté à conseiller à Louise une meilleure fin pour l'air des cloches de Quasimodo : « ma collaboration s'est bornée à indiquer à l'auteur une péroraison plus digne de l'exorde.»*

Le conseil doit être à mon avis d'introduire des triolets à la fin de l'air de Quasimodo. Ce qui est simplement un conseil de collègue à collègue…

Ce qui est extraordinaire, c'est que cette calomnie continue aujourd'hui. D'une part dans une biographie récente…, d'autre part dans un texte qui figurait dans le programme de Besançon…

C'est de la pure misogynie et c'est une misogynie assez méchante. Ce n'est même pas la peine de trop étudier ce genre de choses car c'est bête. Avant tout…

Qu'est-ce qui vous paraît original, à vous, en tant que musicienne, dans la partition de Louise Bertin ?

Là où, justement, elle n'est pas du tout amateur, c'est dans le soin qu'elle met à indiquer des nuances dans les parties chantées. En dehors du rythme qu'on lui a reproché… et des ruptures de rythme abruptes, on lui a reproché aussi de ne pas respecter les carrures, rendant la chose plus difficile à apprendre pour les chanteurs. Et c'est vrai que même aujourd'hui de temps en temps, même quand on regarde la partition, il faut faire attention… paf !… il y a une mesure de moins. La carrure de quatre… de quatre sur quatre… qui tient la musique occidentale, y compris le jazz, complètement prisonnière, elle la rompt régulièrement. Et cette rupture, j'ai eu l'impression qu'elle essayait de l'introduire dans le vers de Hugo et dans le rythme général de la carrure. Berlioz, qui lui aussi a cassé ce rythme, le lui a pourtant reproché !

C'est donc voulu par elle, cette rupture …

Oui… car il n'y a rien de plus facile pour un musicien que de respecter la carrure… pour nous tous c'est ce qu'il y a de plus idiot à faire…

Et pourquoi ce reproche de la part de Berlioz puisqu'il a fait la même chose ?

C'est un peu la paille et la poutre… (*rire*) Je crois qu'il le lui reprochait aussi en connaissance de cause… parce qu'il cherchait des effets similaires. Il trouvait que lui-même l'avait fait… trop. Autre originalité de Louise : dans les nuances du chant. Dans le style vocal, elle réclame des soufflets qui ne sont pas élégants. Par exemple, elle indique vraiment des soufflets vers le haut. Là c'est l'équilibre classique qui se rompt. Pour aller vers plus de théâtralité. Six ans après la bataille d'*Hernani*, elle fait sa bataille romantique en musique. Par rapport à Hugo, elle a essayé d'introduire dans son chant un certain mauvais goût… ce que voulaient les romantiques…

Ce que les tenants du classicisme appellent mauvais goût…

Oui, bien sûr ! Elle a essayé d'introduire dans son chant des distorsions, des choses plus violentes… Et ça, je crois qu'elle l'a vraiment travaillé.

Avez-vous l'impression qu'elle s'est efforcée de faire entendre le texte ?

Je crois… bien qu'on ait reproché à l'orchestre de couvrir les voix. Moi, je n'ai pas entendu l'opéra avec orchestre ; donc je ne peux pas me prononcer sur ce point. En ce qui concerne les airs, oui, il y a un grand respect de la prosodie et Louise reste très

proche du texte qu'on entend parfaitement. En revanche, en ce qui concerne les ensembles, c'est toujours pareil… c'est difficile… parce que souvent on entend une seule partie et les autres sont un peu sacrifiées. Frollo, dans les ensembles, a parfois du mal à faire entendre son texte, mais malgré tout, il y a toujours un moment où il est seul et où il peut se faire entendre à l'intérieur même de l'ensemble… Il pouvait y avoir des moments difficiles avec les cuivres… mais ça ne pouvait pas être pire que Wagner… et on n'a jamais reproché à Wagner d'être inintelligible alors que de temps en temps… lorsque les cuivres s'y mettent… (*rire*)

C'est donc plutôt bien écrit pour la voix…

Oui. En tout cas c'est écrit avec vraiment beaucoup d'attention et vraiment avec un style vocal dans l'oreille. Elle connaissait très bien l'opéra. Elle les a tous entendus… ou presque. Je crois… c'est une impression… qu'elle aimait beaucoup *Don Giovanni*. Elle aimait beaucoup Mozart. En découvrant sa façon d'écrire les nuances, la précision des nuances… souvent je me suis dit : tiens… elle a regardé la partition de *Don Giovanni*. Et aussi ce début, tout de suite dramatique…comme *Don Giovanni*… on entre immédiatement dans le drame avec cette cour des miracles. Ça démarre très fort.

Est-ce que vous voyez des rapprochements avec d'autres musiciens ? Des contemporains ?

On lui a dit, à l'époque, qu'elle suivait le style allemand, ce qui était très mitigé, comme compliment. Forcément… c'était une élève de Reicha… qui était quelqu'un de très pointilleux… Donc elle devait connaître Gluck, Beethoven, bien sûr…

Moi, j'ai trouvé que la musique annonçait Bizet par moments…

Oui… D'ailleurs le personnage d'Esmeralda a quelque chose de Carmen.

Avec des petites nuances, tout de même, on va y revenir en parlant de la mise en scène…

En tout cas c'est une autre question : celle de l'influence de *La Esmeralda*. On a dit : ça a été un échec, donc on l'enterre. Or, elle a pu influencer des musiciens, qui ont pu connaître son œuvre à travers la réduction pour piano de Liszt. C'était donc une bonne idée de faire cette version…

Pour en revenir à Carmen… J'ai trouvé que dans la mise en scène de Jacques Connort, qui par ailleurs a des qualités, il en faisait trop une Carmen, justement.

Pourtant, même si elles ont des points communs - danseuses des rues, d'une beauté extraordinaire qui provoque le désir des hommes -, Carmen est une femme libre qui provoque, qui est volontairement séductrice, alors qu'Esmeralda est naïve, c'est une enfant. Elle séduit sans l'avoir cherché…

Jacques Connort –vous pouvez ne pas être d'accord avec son interprétation- a été très attentif au roman et au livret et il a voulu rester très fidèle à Hugo. Je crois que Hugo a lui-même transformé Esmeralda dans le livret…

Pas à ce point… C'est, dans le livret comme dans le roman, une sauvageonne. Elle ne s'attend pas aux catastrophes que provoque sa séduction… elle en est victime… comme Carmen, mais elle n'a rien fait pour s'attirer tous ces ennuis… sauf tomber amoureuse du bellâtre qu'est Phœbus, totalement modifié, lui , dans le livret.

C'est pour cela qu'on ne pouvait pas garder Esmeralda comme elle est dans le roman… On était obligé de la faire beaucoup moins naïve face à Phœbus…puisque Phœbus lui-même n'est pas cette espèce de porc qu'il est dans le roman.

Elle est tout de même très séductrice, dans la mise en scène. Pas farouche pour deux sous ni timide… elle en fait beaucoup…

Elle danse !

Pas uniquement… elle va chercher un matelas, s'y vautre avec beaucoup de gestes éloquents et y attire Phœbus… pour ne donner qu'un exemple. Dans le livret, quand Phœbus la courtise pour la première fois, elle lui oppose un refus répété et au moment du rendez-vous fatidique, confuse, elle lui demande à plusieurs reprises, de ne pas trop s'approcher d'elle, et elle vient de lui refuser un baiser au moment où Frollo le poignarde. En fait, elle est même plutôt plus farouche que dans le roman… Il y a beaucoup de contradictions avec le texte dans la mise en scène… Aux moments où elle dit non, elle attire Phœbus à elle…

Oui… Mais ça c'était en toute conscience : que le texte dise une chose, que la mise en scène dise une chose et que la musique dise une troisième chose… C'était un parti pris… Ce n'était pas par ignorance de ce que disait le texte. Et Anne non plus ne savait pas quoi faire de ce texte… Car aujourd'hui essayez de mettre en scène un trio comme celui-là où la soprano n'arrête pas de dire : non, non, non ! Où est-ce qu'on va ? (*rire*) Surtout que la musique dit quand même autre chose. D'ailleurs j'ai dit : la musique dit une troisième chose, c'est faux. Ils font plutôt ce que la musique dit. Car au moment où elle dit ça, en même temps la musique monte, monte, monte… il y a une espèce de pont en si majeur… ça va… ça va vers un orgasme qui est le moment

où Frollo tue Phoebus. C'est un petit peu cela que Jacques a voulu montrer, en plein accord avec la musique.

D'accord… qu'il y ait une sensualité qui va au-delà des mots, et même par moments qui passe par les mots, c'est exact, malgré le « non ! » Que la musique intensifie encore cette sensualité, c'est vrai aussi. Mais je trouve tout de même qu'Esmeralda, à ce moment-là, en fait tout de même un peu trop…

A ce moment-là (*riant*) je dois dire que j'étais penchée sur mon piano et je ne faisais pas trop attention à ce qu'ils faisaient ! Il faut dire que Didier Brunel, le directeur de l'Opéra, m'avait confié un excellent Steinway.

On vous doit d'avoir exhumé cette œuvre dont jusqu'ici, à ma connaissance, seuls le récitatif et le grand air de la scène 2 de l'acte I de Claude Frollo, enregistrés pour une émission de radio, ont été diffusés plusieurs fois. Et on a pu constater la beauté et l'originalité de cette œuvre. Mais on aimerait, bien sûr, entendre un jour la version avec l'orchestre, qui est, paraît-il, d'une richesse exceptionnelle avec beaucoup de cuivres et de percussions, et puis les chœurs... Est-ce que vous pensez que ça pourra se faire un jour ?

Ça, ce n'est pas moi qui ai les sous pour faire ce genre de choses… Il faudrait qu'on puisse le refaire…qu'un metteur en scène, un chef d'orchestre et un directeur de théâtre s'y intéressent. Qui auraient les moyens de le faire. Mais pour le moment, avant de sortir les gens de leur misogynie, il y a du boulot…

Est-ce que vous avez comparé la partition de Liszt avec la partition originale ?

C'est très fidèle. Alors que Liszt ne se gênait pas pour faire des paraphrases, il en était tout à fait capable… Mais là, pas du tout. Je vais donner prochainement, pour un concert Hugo, des réductions pour piano de Verdi. Ce n'est pas de ce niveau-là ! Moi aussi j'aimerais que ce soit donné avec orchestre. Mais la partition de Liszt est d'une exceptionnelle qualité. C'est de la qualité de toute sa musique pour piano.

Vous avez rétabli, bien sûr, le texte original, qui avait été modifié par la censure. Il avait fallu, par exemple, supprimer le mot « prêtre » partout où il se trouvait. Et on se rend compte à quel point le livret est audacieux pour l'époque.

Même aujourd'hui, je dois dire que les chanteurs disent : « Est-ce qu'on ne pourrait pas supprimer quelques "prêtre" ? Maintenant qu'on sait… et que voilà… c'est fait… ça devient absolument sans intérêt. »

Je n'en suis pas certaine… Quelle audace en tout cas ! C'est un prêtre fou de désir et qui est le personnage principal. Ça m'a frappée : à quel point Frollo, dans le livret, est le personnage principal, ce qui n'est pas le cas dans le roman où il n'est qu'un des personnages principaux. Ça aussi, c'est une originalité… puisque, en plus, c'est la basse, donc, qui a le rôle central. En principe, à l'époque, c'est plutôt le ténor.

Nous on ne l'a pas vraiment ressenti comme ça. Non… Esmeralda, Phoebus, Frollo, Quasimodo ont des rôles, me semble-t-il, assez égaux…

Vous trouvez ? Pour ma part j'ai eu vraiment l'impression que c'était vraiment Frollo qui chantait le plus, qui était au centre…

Ce qui peut donner cette impression, c'est que le deuxième acte est quasiment inexistant dans cette version… et que Matthieu Lécroart occupe le terrain !

Ce qui m'a paru étonnant, aussi, c'est de donner à Quasimodo une voix de ténor…

Non, ça, je crois que c'était assez habituel à l'époque, même pour un personnage de ce type.

J'ai regretté la suppression de la scène du pilori. C'est une scène très importante. Les gens oublient souvent que Quasimodo tombe amoureux d'Esmeralda parce qu'elle a eu pitié de lui. Pas, comme les autres, parce qu'elle est belle…

Oui. C'est d'ailleurs très beau dans le roman, ce qui naît entre eux… Il est, dans le roman, en tout cas, le contraire de Phoebus. Puisque Phoebus est idéalisé dans le livret…

Il paraît que c'était une idée de Berlioz qui pensait que la musique ne pouvait pas donner un équivalent de la « sotte suffisance qui fait le fond de ce soldat capitaine ».

A l'époque, en effet, ce n'était pas possible. Un ténor n'était pas un bellâtre… La musique qu'on écrivait pour l'opéra ne pouvait pas refléter un bellâtre… Est-ce que ce bellâtre, ce personnage de convention existe chez Verdi ?

Oui, un peu chez le duc de Mantoue (François 1er dans Le roi s'amuse*). Mais il est vrai que Verdi adoucit le personnage : il a son grand air où il dit être amoureux de Gilda.*

Le personnage du libertin, on l'a déjà dans *Don Giovanni*. Mais il n'est pas du tout ridicule. En revanche, Phoebus, aristocrate mal élevé qui se comporte comme un soudard dans le salon de Mme de Gondelaurier, c'est impossible à faire passer dans

un opéra des années 1830… Mais ce livret, quoi qu'on en dise, est tout de même très intéressant. Je le trouve très plaisant.

Le travail sur le rythme est en effet très intéressant. On sent le métier de Hugo…
Les vers sont beaux !

C'est la fin qui est peu bâclée… Là encore, il n'a pas pu faire ce qu'il voulait puisqu'il avait prévu un dénouement beaucoup plus proche du roman.
Oui. Et c'est le personnage de Quasimodo qui en a souffert. Et on se demande même pourquoi il a un air et pourquoi il est là, à tel point il n'a pas sa fin…

Est-ce que la représentation de Besançon a suscité beaucoup d'échos, dans la presse ?
Dans *La Lettre du Musicien*… Et Gérard Condé dans *Le Monde de la musique*. Il y a eu un mot misogyne dans *L'Est Républicain*… pour dire que Hugo était mauvais et Louise Bertin aussi…

Est-ce vous qui avez décidé du choix des interprètes ? Et selon quels critères ?
Je les aime beaucoup car je les connais très bien. Ce sont des gens avec qui je travaille régulièrement dans le cadre de l'Atelier Lyrique de Franche-Comté qui a coproduit cette version de *La Esmeralda*. Tous ces chanteurs étaient très impressionnés de reprendre les rôles de Falcon, Levasseur, Nourrit et Massol. Falcon en particulier était soprano dramatique et Anne Marchand (Esmeralda) chante des rôles plus lyriques.

Elle a une voix magnifique… qui allie la beauté à la puissance…
Elle a une très jolie voix. Et puis elle voulait vraiment ce rôle. Elle a pris des cours de flamenco pour se mettre dans la peau du rôle et s'est découvert des talents de danseuse. Sur le plan technique, il y a certaines indications de *forte* dans le medium, qui ne sont pas habituelles pour une soprano, qui aboutissent à quelque chose de très dramatique dans la voix, de très métallique… ce qui ne correspond pas forcément à sa vocalité. Mais Anne a su mettre ce rôle dans sa voix. On a eu beaucoup de mal à trouver Phoebus et je crois qu'on a eu beaucoup de chance, avec Andrew Forbes Lane, de trouver ce type de voix... Je regrette qu'il ne soit pas français !

Son français n'était pas si mal… On entendait son accent mais on le comprenait…

Il a une bonne diction, en anglais en particulier, et il a la voix juste et la technique juste pour ce rôle. Il avait le mérite, Andrew, à la fois scéniquement et vocalement, d'avoir à la fois le côté macho, agressif de Phoebus, tout en ayant une voix très très légère. Frollo aurait pu avoir une voix plus grave, mais déjà c'était une des voix les plus graves parmi les chanteurs que je connaissais.

Il était presque trop gentil…
Oui.

Cela dit, Frollo est un personnage très complexe. Il est noirci dans le livret, par rapport au roman. Donc ce n'était peut-être pas si mal qu'il ne soit pas si méchant que ça…
Oui, c'est ce que Matthieu Lécroart a essayé de faire… Il a voulu faire un Frollo assez perturbé… plus émouvant que caricatural.

J'ai beaucoup aimé Quasimodo, son fameux air des cloches, qui mêle le pathétique à un lyrisme énergique et joyeux, c'était un des plus beaux moments…
J'ai souvent travaillé avec Christophe Crapez qui est vraiment fait pour le rôle.

Il y a un autre point sur lequel je ne suis pas d'accord avec la mise en scène : c'est quand Frollo pelote Esmeralda, qui se laisse faire, bien qu'avec dégoût, dans la prison. Je crois que Frollo ne se permettrait pas de telles privautés. D'abord parce que c'est l'homme des extrêmes : il est plutôt du genre à se jeter sur elle et à la violer. Ensuite parce qu'Esmeralda ne se laisserait pas faire si facilement. Elle le repousse constamment avec horreur, dans le roman et dans le livret…
Je crois que Jacques a voulu montrer un côté petite fille du personnage…

Cet aspect-là est très réussi quand elle arrive sur scène, encadrée par deux soldats, dans un tablier, toute frêle et ses cheveux décoiffés… elle est petite fille et petit garçon à la fois. Elle a presque un côté Gavroche.
Pour en revenir à la scène de la prison : c'était aussi en rapport avec la musique. Il y a tout à coup une sorte de rupture musicale et un passage à un mouvement lent. On avait pensé, à un moment, la montrer comme hypnotisée, fascinée par un serpent.

Est-ce que vous allez la jouer dans d'autres lieux, cette Esmeralda *?*
Il paraît… C'est une chose humaine, donc on ne sait pas très bien encore qui va faire quoi… en particulier, il faudrait calculer un prix de revient… Pour une reprise, il faut

au moins une semaine de répétitions… de nouveaux figurants… Il faut beaucoup se battre pour faire accepter, pour faire entendre, des opéras comme celui-ci, qui ne sont pas connus… c'est très difficile… Pourtant, je répète que ce livret est tout de même un livret exceptionnel. Vous trouvez que ce n'est pas aussi bien que le roman… évidemment… mais il a eu le courage de fermer le roman. La fin est bâclée… d'accord… mais le contraste des scènes, le contraste musical que ça permet, la qualité de l'enchaînement, la psychologie des personnages toujours juste… je vous assure… on a rarement affaire à des livrets d'une telle qualité…

Une musique de qualité et un livret exceptionnel… On pourrait conclure sur ces mots en vous souhaitant de pouvoir faire entendre ailleurs Esmeralda. *Lançons un appel aux directeurs de théâtre…*

(propos recueillis par Danièle Gasiglia-Laster)

****

Richard de La Rue, qui s'occupe du Festival International de Musique de Guernesey nous a demandé de donner le programme de ce festival, qui s'est déroulé du 29 septembre au 6 octobre 2002 et qui était consacré cette année à Hugo. Nous le faisons bien volontiers[1].

VICTOR HUGO INTERNATIONAL MUSIC FESTIVAL

Schedule of Concerts
to mark the bi-centenary
of
Victor Hugo (1802-1885)

29 September – 6 October 2002

[Sunday & Wednesday]
David Le Page (violin & viola), **Matthew Sharp** (cello & voice), **Graham Instrall** (percussion) with **Céline Micout** (reader)
A compilation of instrumental music and songs interspersed with readings of poetry and prose offering an insight into the life, character and genius of Hugo. The programme has been researched by Guernsey's David Le Page who has also arranged or composed the music. This first performance will be given in aid of the National Society for Prevention of Cruelty to Children and presented in Hauteville House by kind permission of the Mayor of Paris before an invited

[1] Ce programme nous a été uniquement transmis en langue anglaise.

audience on **Sunday 29 September at 8.30 pm**. The programme will be repeated in a public performance at Notre Dame du Rosaire, Burnt Lane, St Peter Port on **Wednesday 2 October at 8.00 pm**. Admission by programme £10 on the night – students half-price.
David Le Page made his debut at the BBC Proms as the violinist with the Composer's Ensemble.

Carey Langlois

Monday 30/9

Ysaye String Quartet

Programme: Haydn Op 77 No 1; Schumann Op 41 No 1; Ravel in F
France's foremost chamber ensemble was described by Tim Ashley of the *Guardian* in December last in these terms: *The Ysaye String Quartet ranks among the most aristocratic of today's chamber groups. They combine refinement with delicacy and intellectual rigour with emotional subtlety.*
Yorkshire Guernsey Limited

Tuesday 1/10
Jean-Philippe Collard (piano)
Programme : Fauré *Nocturnes*; Debussy *3 Estamps,* Ireland *In a May Morning (from Sarnia);* Ravel *Pavane pour une infante défunte, Gaspard de la nuit.*
One of France's most outstanding musicians, Jean-Philippe Collard has performed throughout the world and with many of the world's greatest orchestras and conductors. He has made over 50 recordings for EMI many of which have received international awards.

Thursday 3/10
[To be broadcast by BBC Radio 3]
Véronique Gens (soprano) **Jean-Philippe Collard** (piano)
Programme : songs by Fauré, Berlioz, Hahn & Poulenc. (5 Hugo texts)
Véronique Gens' latest CD was hailed by Andrew Clements of the Guardian as: Sublime singing from Véronique Gens, who, with every disc she makes, cements her reputation as the leading French soprano of our time. Gens and Collard collaborate together for the first time in this Festival..
Ansbacher Channel Islands

Friday 4/10
[To be broadcast by BBC Radio 3]
The Harp Consort directed by Guernseyman **Andrew Lawrence-King**
Les Travailleurs de la Mer – Ancient songs from a small Island
Victor Hugo's presence created a strong focus for the Island's literary scene, encouraging local poets writing sometimes in French or English but mostly – and most expressively – in their native Norman-French language, Guernésiaise.

The programme, researched by Andrew Lawrence-King and presented by the Harp Consort, is inspired by such poetry, medieval, renaissance and 19th century. Each poem will be sung to music written (or newly rediscovered) at that period, and in lighter vein, the concert will also include folk music, dance-tunes, singing-games & dance-songs preserved in island or continental Norman traditions.
Lé Coumité d'la Culture Guernésiaise

Saturday 5/10
English Chamber Orchestra conductor **Shuntaro Sato**
Véronique Gens soprano
Programme: Ravel, *Le Tombeau de Couperin*; Berlioz , *Les nuits d'été*; Mozart, Arias *: « Non so più cosa son* » from *The Marriage of Figaro* & « Vado, ma dove? Oh Dei!" KV 583; Mozart Symphony No 33 in B flat.
The English Chamber Orchestra is London's only full time chamber orchestra and a pillar of musical life in the capital. It has performed in more countries than any other orchestra and is one of the most recorded. Véronique Gens is described by Richard Fairman in the FT as '… one of the brightest young stars of French musical life'.
Ogier & Le Masurier

Sunday 6/10
11.30 am
ECO Wind Ensemble
Coffee Concert
Programme : Rossini (arr. G. Sheen) Ouverture, The Italian Girl in Algier *Damase,* Dix-sept variations ; *Mozart - Selection of opera extracts ; Bizet,* Jeux d'enfants.
Coffee served in the Dorey Centre prior to a lunchtime concert from members of the English Chamber Orchestra to commence at 11.30 am.

HUGO SUR INTERNET

Portail d'actualité du bicentenaire

Ministère de la culture

par Carole Aurouet

http://www.victorhugo.culture.fr/

La rubrique « Hugo sur internet » du premier bulletin de l'association - qui proposait un panorama consécutif à une déambulation toute personnelle, et non exhaustive, dans les méandres hugoliens de l'internet - ne faisait pas état du portail Victor Hugo mis en ligne par le ministère de la Culture, qui n'était pas consultable au moment du bouclage du numéro.

Compte tenu de sa richesse et de sa qualité, nous avons décidé de nous y attarder pour ce numéro 2, en consacrant toute la chronique à sa présentation.

La page d'accueil

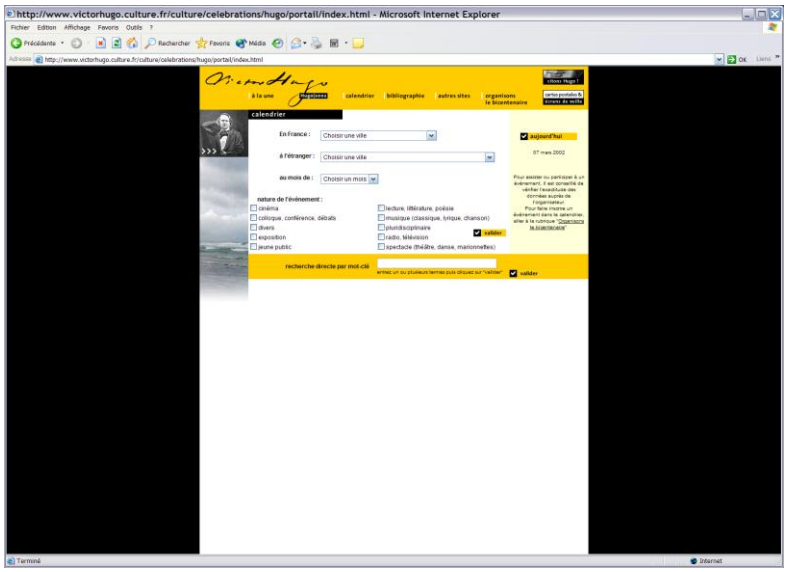
La première page s'ouvre sur la photographie d'un paysage de mer, sous un ciel nuageux et gris rappelant les atmosphères des îles de la Manche chères à Hugo.

Un clic sur cette image, d'un aspect graphique et visuel attrayant, permet de faire apparaître le menu général, qui expose de manière fonctionnelle les différentes entrées du site et propose un éditorial signé par Bertrand Poirot-Delpech, président du comité national institué par le ministère de la Culture.

« A la une »

Sous ce titre sont mis en vedette événements, parutions et émissions du moment, étayés de textes explicatifs qui fournissent très utilement des informations complémentaires. Les internautes ne pourront qu'apprécier cette heureuse initiative.

« Calendrier »



C'est à cet endroit que sont communiquées toutes les manifestations, même celles prévues à long terme. Leur recherche peut se faire par dates, par lieux, mais aussi par thèmes. Ainsi, il est possible d'effectuer des recherches par ville (en France ou à l'étranger), par mois, par nature (cinéma, expositions, etc.) mais aussi par un mot-clé, qui peut être celui du titre d'une œuvre de Hugo que l'on souhaiterait voir au théâtre, ou encore celui d'un thème cher à l'auteur.

Ces différentes entrées permettent assez facilement et rapidement d'obtenir des réponses précises aux questions que l'on se pose.

« Bibliographie »

Sont également proposés une sélection d'ouvrages de référence et de liens vers les bibliographies en ligne.

Ainsi, la liste établie par l'équipe de recherche « Littérature et civilisation du XIXème siècle » (Université de Paris 7), dirigée par Guy Rosa, est consultable en ligne. Elle répertorie les ouvrages parus en 2002, en les communiquant de manière organisée : biographies et récits, ouvrages, ouvrages critiques, beaux livres et albums, édition pour la jeunesse et l'éducation, divers.

Cette rubrique fournit aussi une filmographie (vidéo, laser et dvd), un inventaire des nouveautés, des rééditions et bien entendu la liste des œuvres de Victor Hugo.

« Autres sites »

Sur cette page sont sélectionnées certaines ressources hugoliennes présentes sur le web. Seuls douze sites ont été retenus : ceux consacrés à Hugo par les différentes institutions nationales. De nombreuses initiatives personnelles sont pourtant très intéressantes et mériteraient également d'être signalées, me semble-t-il.

« Organisons le bicentenaire »

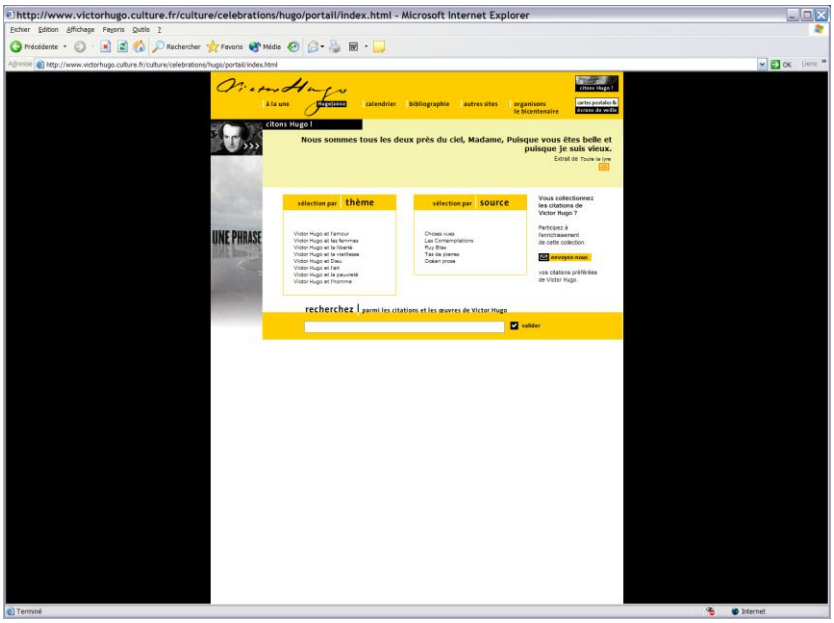
Originale et très utile, cette rubrique propose, à destination des organisateurs de manifestations, un recensement des expositions, des films et des logos disponibles. Les descriptifs communiqués sont succincts mais bien ciblés ; les coordonnées et les prix sont précisément indiqués.

Des informations documentaires sont données afin de permettre à ceux qui le souhaiteraient de composer ou d'enrichir une programmation et d'inscrire les manifestations dans le calendrier général en envoyant un message électronique à l'adresse suivante : evenements.dic@culture.fr

« Organisons le bicentaire » s'est enrichi depuis peu d'une sous-rubrique intitulée « Presse » dans laquelle sont retranscrits les discours de personnalités politiques et scientifiques comme ceux du président de la République à l'occasion de l'inauguration de l'exposition *Victor Hugo, l'homme océan* à la BnF, du premier ministre (alors M. Lionel Jospin) à Besançon ou encore celui de Florence Delay sur Victor Hugo et l'Espagne.

« Citons Hugo »

Est également à disposition des internautes une succincte anthologie de citations, à découvrir et à enrichir par tous ceux qui le souhaiteraient. Sa consultation est facilitée par trois entrées : les thèmes, les sources (œuvres) et des mots-clés.



« Cartes postales et écrans de veille »

Une rubrique ludique est mise à notre disposition : elle contient trois cartes postales électroniques, à envoyer à vos amis, avec la possibilité d'écrire un message personnel au dos de celles-ci. Sur chacune d'entre elles, le texte d'une citation de Hugo, « mis en scène ».

La première est la photographie de la page d'accueil : « *la vie est une phrase interrompue* »

La deuxième reprend une formule que nos adhérents connaissent bien puisqu'elle est la devise de notre association : « *Aimer c'est agir* »

Enfin, la troisième nous offre les quatre premiers vers de « *Demain, dès l'aube…* ».

Il est également possible de télécharger ces images sur votre ordinateur pour les mettre en fond d'écran. Ainsi, vous pourrez les contempler lorsque votre machine s'allumera, s'éteindra ou se mettra en veille.

Autres

Le ministère de la Culture communique enfin une liste de signets, liens vers les différents partenaires : Bibliothèque nationale de France, Célébrations nationales, Education nationale, groupe Hugo, Maison de Victor Hugo et Société des Amis de Victor Hugo.

Un descriptif du Comité national du ministère de la Culture pour le bicentenaire est également présenté, ainsi qu'un générique des concepteurs de ce site (lien hypertexte « Crédits »).

Bonne visite !

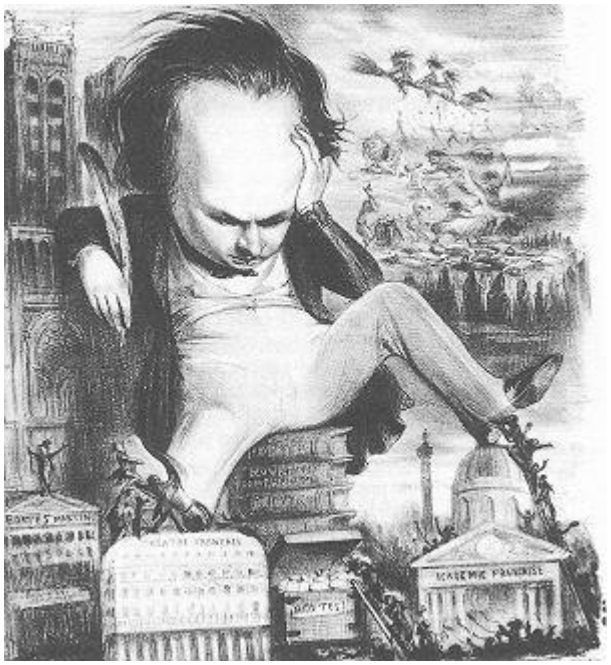
Et aussi…

Signalons le lancement, le 26 février 2002, du **site des Amis de la Maison de Victor Hugo de Vianden** : **http://www.victor-hugo.lu** Très bien conçu et déjà très riche malgré sa jeunesse, il offre une « version graphique », avec de nombreuses illustrations accompagnant le texte, et une « version texte » qui permet un accès plus facile aux usagers équipés de vieux ordinateurs. Il propose notamment le programme du bicentenaire au Luxembourg, une présentation de la maison de Hugo à Vianden, devenue musée dès 1935, une évocation des séjours de celui-ci au Grand-Duché de Luxembourg, une foule d'informations sur la vie et l'œuvre du poète, une bibliographie.

LIVRES

CATALOGUES

REVUES



Panthéon charivarique, par Benjamin Roubaud,
Le Charivari, 9 décembre 1841(Collection Gérard Pouchain)

Victor Hugo, *Ecrits politiques*, anthologie établie et annotée par Franck Laurent. Édition illustrée, Paris, Livre de Poche, « Références » 587, 2001. 382 p., 7, 5 €.

Même s'il n'était pas un gestionnaire du quotidien, Victor Hugo aura connu six fois l'épreuve d'une élection, aura été pair de France, représentant du peuple, député, sénateur, aura vécu une quinzaine d'années de mandats nationaux, sans parler de dix-neuf ans d'exil pour motifs politiques. Il incarne avec davantage de charisme que Chateaubriand, Vigny ou Lamartine la mission de l'écrivain romantique impliqué dans les questions sociales. Franck Laurent, un des hugoliens de la nouvelle garde (Université du Mans), retrace les étapes de son évolution, du jeune royaliste ultra au père de la République radicale-socialiste en passant par le libéral démocrate. On est frappé de lire à quel point, malgré d'apparents reniements, le poète est resté fidèle à lui-même, à la recherche de vérité humaine, soucieux de consoler les vaincus, de donner la parole aux exclus, de défendre la femme et l'enfant particulièrement malmenés par la bourgeoisie, classe sociale qu'il définissait comme « la partie contentée du peuple » et qui faisait tout, à ses yeux, pour empêcher la grande Révolution de 1789 d'aller au bout de sa logique. Ses « textes d'intervention », commentés avec rigueur et lucidité, touchent des sujets variés, comme l'abolition de la peine de mort, la liberté de l'enseignement, l'extinction du paupérisme, le statut des femmes, les États-Unis d'Europe et la République universelle, le devoir d'ingérence humanitaire, l'asile aux communards poursuivis. Ces réflexions n'ont rien perdu de leur actualité ni de leur pouvoir de subversion, alors que leur auteur n'a jamais détenu aucune parcelle de pouvoir réel. C'est sa vraie force : comme écrivain, il déploie les séductions de l'utopie vitale face aux compromis politiciens. Sans relever strictement des belles-lettres, ses appels, discours et pamphlets se signalent par le même style fait de ruptures de ton, d'antonomases, de sauts brusques de régime, d'écarts entre sublime et trivial, de formules péremptoires, d'alliances de mots, d'historiques et de raccourcis. Le grand public connaît encore moins cette prose argumentative et indignée que les classiques de l'œuvre de fiction[1].

Frank Wilhelm

*

Jérôme Picon, Isabel Violante, *Passion Victor Hugo. La Légende du siècle*, Paris. Textuel. Diffusion Le Seuil, 2001. 190 p. , 44, 97 €.

[1] Première publication dans *Livres. Bücher*. « Un supplément du *Tageblatt*, Esch-sur-Alzette (L), 18.01.2002.

Une des nombreuses biographies à l'assaut d'un marché qui sera saturé d'ici peu, chaque éditeur ou presque espérant être de la fête hugolienne en 2002. Jérôme Picon, historien de l'art, et Isabel Violante, maître de conférences à Paris I, ont choisi de présenter la vie et l'œuvre de Hugo de façon à la fois synthétique et ponctuelle. Ils ont sélectionné plus de cinq cents documents qui racontent les faits, illustrent la production littéraire, révèlent des traits sociaux. L'intérêt de leur ouvrage, qui peut même renoncer à la quadrichromie, c'est de recadrer certains de ces documents, d'indiquer leur origine souvent omise, de braquer les projecteurs sur des détails parfois négligés. Pièces d'état civil ; photos de moulages de têtes de guillotinés ; affiches ; fac-similés de manuscrits, de dessins, de billets, de « copeaux », d'épreuves d'imprimerie ; objets personnels ; vêtements ; diplômes et médailles ; bibelots ; éditions illustrées ; reliures ; caricatures ; publicités : autant de pierres d'une mosaïque existentielle qui fut une destinée savamment orchestrée par le premier intéressé lui-même. Le texte est précis, vif, passe par des raccourcis, fait saillir l'essentiel, cite de la prose et des vers de l'écho sonore du XIXe. Un survol équitable, sans erreur matérielle, présenté sous une forme moderne qui n'est pas sans rappeler la bédé, dont le poète eût pu aimer la mise en page inventive. Des mêmes auteurs est sorti, chez le même éditeur : *Victor Hugo contre la peine de mort*, avec un avant-propos de Robert Badinter.

Frank Wilhelm

*

***Victor Hugo raconté par la caricature,* Paris musées, catalogue de l'exposition de la Maison de Balzac, 4 mai-1er septembre 2002. Commissaire et auteur du texte d'accompagnement : Gérard Pouchain ; préfaces de Betrand Delanoë et de Danielle Molinari, 95 p. , 15 €.**

Les innombrables caricatures du poète permettent, explique Gérard Pouchain, « de "raconter" Hugo, sa vie littéraire et sa vie politique, mais jamais sa vie privée». Etrange discrétion puisque les articles des journaux n'hésitent pas, par ailleurs, à évoquer la relation du poète avec Juliette Drouet ou le constat d'adultère avec Léonie Biard… Les caricaturistes étaient-ils plus délicats que les journalistes ? Ils préfèrent à l'évidence évoquer son œuvre, succès ou échecs, son entrée en politique, les livres écrits en exil , le patriarche rentré à Paris en 1870… Et c'est tant mieux. Les commentaires de Gérard Pouchain qui accompagnent ces caricatures sont bien plus que des légendes : les images sont replacées dans leur contexte historique et s'éclairent, à la lumière de ce texte riche et précis, qui en apprend long sur l'auteur de

Lucrèce Borgia et des *Burgraves*, ou sur celui de *La Légende des siècles* , ou encore sur le journal *L'Evénement*, créé en 1848 par Charles et François-Victor Hugo et par Meurice et Vacquerie. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, *Les Misérables* ne donnent pas lieu à de nombreuses caricatures, à l'inverse des *Travailleurs de la mer* : la pieuvre se taille, bien sûr, la plus grande part du succès… Les reprises des pièces pendant et après l'exil (*Hernani* en 1867, *Ruy Blas* en 1872, *Marie Tudor* en 1873) font l'objet de dessins montrant un Hugo glorieux qui prend sa revanche sur ses détracteurs d'antan. Sa lutte en faveur de l'amnistie des Communards lui vaut également nombre de caricatures, parfois violemment hostiles, avec des textes qui intensifient la haine dont il est alors l'objet (*La Vie Parisienne* du 1er août 1871 par exemple) ou plutôt en sympathie avec son combat (comme dans *Le Don Quichotte* du 22 juillet 1876).

L'exposition est prolongée jusqu'au 1er septembre et vous avez donc le temps d'aller la voir. Mais si jamais, malgré tout, vous la manquez, vous pourrez toujours vous consoler en vous procurant ce petit livre qui fourmille d'informations et surprendra même les meilleurs connaisseurs de Hugo.

Danièle Gasiglia-Laster

Pour des comptes rendus détaillés des beaux catalogues de l'exposition de la Bibliothèque nationale de France : *Victor Hugo, l'homme océan,* et de celle de la Maison de Victor Hugo : *Voir des étoiles/ Le Théâtre de Victor Hugo mis en scène*, on se reportera à la troisième « Lettre d'actualité » proposée par le site de l'Education Nationale :

http://www.victorhugo.education.fr

***Victor Hugo, un poète*, anthologie par Arnaud Laster, coll. Folio Junior en Poésie, Gallimard jeunesse, janvier 2002, 139 p. 5 €.**

Cette anthologie est beaucoup plus qu'une réédition du livre paru dans la même collection en 1985. L'auteur et l'éditeur ont tenu compte des *desiderata* des lecteurs qui regrettaient l'absence de quelques poèmes connus, qu'ils voulaient relire ou faire lire à leurs enfants. On retrouvera donc avec plaisir des textes qui ne figuraient pas dans la première édition, comme *Les Djinns*, *Ce siècle avait deux ans…*, *Oceano Nox* ou *Demain dès l'aube*. Mais les poèmes les plus célèbres sont un peu comme les idées reçues et les clichés : on les vide de leur sens et on s'en contente par paresse ; on se réfère à ce

qu'on a appris plus jeune, à ce dont on a entendu parler, et on passe à côté de merveilles parce qu'elles n'ont pas été signalées par les manuels scolaires… Arnaud Laster n'a donc pas voulu se priver et nous priver de textes plus difficiles et moins connus. Dans la même perspective, il a souhaité que chaque recueil de Hugo fût représenté, des *Odes et Ballades* à *Océan* (posthume), en passant par *Les Quatre Vents de l'Esprit*, livre dans lequel le poète a voulu présenter ses quatre registres (lyrique, épique, dramatique, satirique) et qui est souvent écarté des sélections sous prétexte qu'il s'agit d'un recueil tardif. Ainsi, l'itinéraire proposé s'efforce-t-il d'être « significatif du progrès d'une conscience, avec ses alternances d'espoir et de doute, d'affirmations et de refus ». Arnaud Laster, tout en sachant que l'anthologie est destinée aux plus jeunes, a tenu à faire un choix qui convienne à tous les âges, et qui permettra aux enfants et aux parents de se retrouver avec Hugo, d'échanger leurs points de vue, de confronter leurs goûts.

Diane Silva

*

Victor Hugo, Œuvres poétiques, anthologie établie, annotée et préfacée par Claude Millet, Le Livre de poche classique, 2002, 448 p., 6 €.

Tout en proposant de nombreux poèmes « consacrés par la mémoire collective », Claude Millet s'est efforcée de retenir ceux qui ont le plus de « résonance avec nos propres interrogations » et a écarté, par exemple, les poèmes napoléoniens d'avant l'exil. Choix qui nous paraît judicieux. En revanche, l'affirmation selon laquelle il y a des recueils que le lecteur doit connaître prioritairement alors que d'autres, parus du vivant de l'auteur comme *Les Quatre Vents de l'Esprit*, ou posthumes comme *Les Années Funestes*, et *Toute la lyre*, seraient moins indispensables à cette connaissance peut paraître discutable. A cette réserve près, la sélection nous paraît excellente, proposant des textes de tons et de formes variés, susceptibles d'intéresser un très large public. Du très beau « Prélude » des *Chants du crépuscule* où le narrateur ne sait pas ce qui va advenir de l'humanité et si la lumière va vaincre les ténèbres, au rythme libéré et léger de « Pepita », une « des fredaines du grand-père enfant », en passant par la « Réponse à un acte

d'accusation », satirique et pleine de verve, où Hugo prône la liberté de l'art, les diverses facettes de l'art poétique de Hugo sont bien montrées. Chaque recueil est présenté par une courte présentation qui le situe et en donne une brève mais efficace analyse ; l'ensemble est précédé d'une riche et brillante préface qui montre à la fois la fusion de Hugo avec son siècle, et son intemporalité, met en relief les enjeux de cette poésie qui est « tout autant que l'expression du moi, une adresse à l'autre ».

Danièle Gasiglia-Laster

ERRATUM : Josette Acher nous signale que des erreurs se sont glissées dans son compte rendu du livre de Michel Winock (voir *Echo Hugo* n°1). P.42 : 4e ligne avant la fin de la page, il fallait lire : « le déni d'asile du gouvernement aux vaincus de la Commune » ; P. 43, ligne 1 : il fallait lire « mouvement pendulaire » au lieu de «mouvement populaire ».

****

DERNIERES PARUTIONS*

OUVRAGES EN LANGUE FRANCAISE[1]

par Alix Loiseleur des Longchamps

ANTHOLOGIES

Anthologie poétique, Victor Hugo. Textes réunis par Claude Millet. LGF, 9 janvier 2002. ISBN 2-253-16081-4.

Bouquet de poèmes pour maman. Archipel, 2 mai 2002. ISBN 2-84187-379-X.

Le dieu des hirondelles : poèmes de Victor Hugo. Présentés par Robert Sabatier, calligraphies Claude Mediavilla. Albin Michel, 1er mars 2002. ISBN 2-226-12914-6.

Le romantisme : anthologie. Ed. Sylvain Fort. Flammarion, 19 avril 2002. (GF, étonnants classiques). ISBN 2-08-072162-3.

Les plus beaux poèmes de Victor Hugo, Victor Hugo. Ed. Jean Orizet. Le Cherche Midi éditeur, 13 février 2002. ISBN 2-86274-950-8.

[1] Note de la rédaction (nous utiliserons ultérieurement l'abréviation NDLR) : Nous faisons exception pour la rubrique « Numéros spéciaux de revues », ayant aussi reçu de Guernesey un intéressant journal en langue anglaise.

Une âme aux mille voix, Victor Hugo. Textes réunis par Elisabeth Archambault. Ed. du Signe, 15 février 2002. ISBN 2-7468-0584-7.

Victor Hugo en verve, Victor Hugo. Présentation et choix Paul Heusian. Horay, 22 mars 2002. ISBN 2-7058-0318-1.

BANDES DESSINEES

Poèmes de Victor Hugo en bandes dessinées. *Petit à petit, 15 janvier 2001. ISBN 2-914401-32-9.*

La Esmeralda 3, Achdé, Jean-Marc Stanler. Glénat, 27 février 2002. ISBN 2-7234-3674-8.

Les incollables, 1, scénario André Taymans, Corine Jamar ; ill. Bruno Wesel. Casterman, 16 mai 2002. ISBN 2-203-35690-1.

BEAUX LIVRES, CATALOGUES D'EXPOSITION

Les années Hugo. Sous la dir. de Jacques Marseille. Larousse, 14 février 2002. ISBN 2-03-505292-0.

Lorsque l'enfant paraît… : Victor Hugo et l'enfance. Sous la dir. d'Evelyne Poirel : exposition, Villequier, Musée Victor Hugo, 26 avril-18 août 2002. Somogy – Musée Victor Hugo de Villequier, 24 avril 2002. ISBN 2-85056-531-8.

Victor Hugo. Beaux-arts magazine, 17 avril 2002. ISBN 2-84278-403-0.

Victor Hugo, Maurice Dessemond. Edito Georges Naef, 15 mars 2002. ISBN 2-8313-0372-9.

Victor Hugo à Guernesey, Exilium vita est. Exposition, Guernesey, Hauteville-House, 2 avril-29 septembre 2002. Paris-Musées, 19 avril 2002. ISBN 2-87900-605-8.

Victor Hugo, l'homme océan. Exposition, Paris, Bibliothèque nationale de France (site François Mitterrand), 29 mars-23 juin 2002. Seuil – Bibliothèque nationale de France, 27 mars 2002. ISBN 2-02-054097-5.

Victor Hugo, l'homme océan : le cahier. Sous la dir. de Marie-Laure Prévost. Bibliothèque nationale de France, 27 mars 2002. ISBN 2-7177-2203-3.

Victor Hugo raconté par la caricature. Sous la dir. de Gérard Pouchain, exposition, Paris, Maison de Balzac, 30 avril-28 juil. 2002. Paris musées, 3 avril 2002. ISBN 2-87900-594-9.

Voir des étoiles : le théâtre de Victor Hugo mis en scène. Exposition, Paris, Maison de Victor Hugo, 12 avril-28 juil. 2002. Paris musées – Actes Sud, 12 avril 2002. ISBN 2-87900-600-7.

Le voyageur illuminé : Belgique et autres lieux, Victor Hugo. Préf. Pierre Arty. Félin, 13 février 2002. ISBN 2-86645-432-4.

BIOGRAPHIES

Monsieur Victor Hugo, Pierre Brunel. Vuibert, 13 mai 2002. (nouv. éd.). ISBN 2-7117-7258-6

Victor Hugo, Louis Perche. Seghers, 22 novembre 2001. [réédition]. ISBN2-232-12195-X.

Victor Hugo en voyage, Krishnâ Renou. Payot, 7 février 2002. ISBN 2-228-89519-9.

CORRESPONDANCE, JOURNAL

Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo. Juliette Drouet. Ed. Paul Souchon. Gallimard, 30 janvier 2002 [réédition]. ISBN 2-07-076371-4.

Le journal d'Adèle Hugo, 4 : 1855. Présentation Frances Vernor Guille ; annotation rev. et complétée par Jean-Marc Hovasse. Lettres modernes Minard, 2 avril 2002. ISBN 2-256-91034-2.

EDITIONS

Les Châtiments, Victor Hugo. Par Pascal Debailly, Christophe Carlier et Aude Lemeunier. Nouv. éd., Hatier, 23 janvier 2001. ISBN 2-218-73852-X.

Choses vues, Victor Hugo. Gallimard, 9 janvier 2002. ISBN 2-07-076391-9.

Le dernier jour d'un condamné, Victor Hugo. Maxi-Livres, 10 décembre 2001. ISBN 2-7434-2019-7.

Le droit et la loi et autres textes citoyens, Victor Hugo. Choix établi et présenté par Jean-claude Zylberstein. 10/18, 7 mars 2002. ISBN 2-264-03498-X.

Ecrits sur la peine de mort, Victor Hugo. Ed. et postf. Raymond Jean. Actes Sud, nouv. éd. 1er mars 2001. ISBN 2-7427-3674-3

Guerre aux démolisseurs, Victor Hugo. L'Archange Minotaure, 5 mai 2002. ISBN 2-914453-10-8.

Hernani, Victor Hugo. Pocket, 4 avril 2002. ISBN 2-266-05346-9.

L'homme qui Rit, Victor Hugo. Préf. Pierre Albouy, éd. établie et annotée par Roger Borderie. Gallimard, 23 janvier 2002. ISBN 2-07-041871-5.

L'homme qui rit, Victor Hugo. Ed. Myriam Roman, et Delphine Gleizes. LGF, 9 janvier 2002. ISBN 2-253-16082-2.

Lucrèce Borgia, Victor Hugo. Librio, 11 janvier 2002. ISBN 2-290-31596-6.

Notre-Dame de Paris, Victor Hugo. Gallimard, nouv. éd. 20 février 2002. ISBN 2-07-042252-6.

L'œil égaré dans les plis de l'obéissance au vent, Victor Hugo. Ed. André du Bouchet, postf. Yves Peyré. Seghers, 15 novembre 2001. ISBN 2-232-12194-1.

Œuvres complètes, 15 volumes, édition dirigée par Jacques Seebacher et Guy Rosa, Laffont, Bouquins. (nouv.éd.).

Paris, Victor Hugo. Préf. Dominique Fernandez. Bartillat, 10 janvier 2002. ISBN 2-84100-276-4.

La peine de mort : discours prononcé devant l'Assemblée constituante, Victor Hugo. Biotop, 15 novembre 2001. ISBN 2-84400-289-7.

La préface de Cromwell, Victor Hugo. Larousse, 22 novembre 2001. ISBN 2-03-588188-9.

Quatrevingt-treize, Victor Hugo. Commenté par. Gabrielle Chamarat-Malandain. Gallimard, 14 mai 2002. ISBN 2-07-040214-2.

Quatrevingt-treize, Victor Hugo. Ed. Judith Wulf. Flammarion, 24 mai 2002. ISBN 2-08-071160-1.

Les Travailleurs de la mer, Victor Hugo. Ed. David Charles. LGF, 13 mars 2002. ISBN 2-253-16105-5.

ESSAIS ET ETUDES CRITIQUES

La place de l'image dans les encyclopédies : Hugo et l'illustration, par J.-P. Montier. + 1 CD-Rom. Presses universitaires de Rennes, 2 juin 2002. (Cahiers Diderot, 13). ISBN 2-86847-683-X.

Victor Hugo, Revue Marginale, 245. L. Wilquin. 24 avril 2002. ISBN 2-88253-196-6.

Victor Hugo : une légende du 19e siècle. Gallimard-Education, 30 janvier 2002. ISBN 2-07-042123-6.

L'ABCdaire de Victor Hugo, Patrick Besnier. Flammarion, 15 février 2002. ISBN 2-08-010688-0.

L'Europe de Victor Hugo. André et Danielle Cabanis. Privat, 17 avril 2002. (Imaginaire de l'Europe). ISBN 2-7089-6935-8.

Victor Hugo lu par les Russes, Michel Cadot, éd. sous la dir. de Franck Laurent. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1544-2.

Un voyage dans le voyage : l'Orient dans le Rhin, Gabrielle Chamarat-Malandin, éd. sous la dir. de Franck Laurent. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1546-9.

Hugo et le Mont Blanc. Colette Cosnier. Guérin, 15 avril 2002. ISBN 2-911755-57-X.

L'Orient avant les Orientales, Bernard Degout, éd. sous la dir. de Franck Laurent. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1548-5.

Victor Hugo et les Franc-Comtois, Jean-Claude Dubos. Cabédita, 15 mai 2002. ISBN 2-88295-330-5.

Victor Hugo, Delphine Dussart. Hatier, 4 janvier 2002. ISBN 2-218-73645-4.

Victor Hugo, un temps pour rire, Joë Friedemann. Nizet, 7 février 2002. ISBN 2-7078-1265-X.

Victor Hugo président, Bruno Fuligni. Ed. de Paris, 18 février 2002. ISBN 2-84621-018-7.

Victor Hugo et Dieu : biographie d'une âme, Emmanuel Godo. Cerf, 5 décembre 2001. ISBN 2-204-06824-1.

L'ami Victor Hugo, Pierre Gamarra. Le Temps des Cerises, 15 décembre 2001. ISBN 2-84109-337-9.

Victor Hugo et l'Orient : *coffret 18 fascicules + CD,* ouvrage collectif, éd. sous la dir. de Franck Laurent. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1537-X.

Les Orientales, illustration et musique, Delphine Gleizes et Arnaud Laster,. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1549-3.

Victor Hugo en Extrême-Orient, Naoki Inagaki, Shen Dali, Dang Thi Hanh et Dang Anh Dao.. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1547-7.

Victor Hugo face à la conquête de l'Algérie, Franck Laurent. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1552-3.

Victor Hugo : Inde et Iran, Claudine Le Blanc et Reza Mir-Samii. Maisonneuve. ISBN 2-7068-1553-1.

Les sources marseillaises de l'Orient romantique, Anouar Louca, Maisonneuve et Larose, ISBN 2-7068-1554-X

Victor Hugo et la Bible, Henri Meschonnic et Manako Ono,. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1555-8.

Le despote oriental, Claude Millet. Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1556-6.

Géographie des Orientales, Sarga Moussa, Maisonneuve et Larose, 12 décembre 2001. ISBN 2-7068-1558-2.

Heinrich Mann : l'écrivain dans son temps : essais sur la littérature française (1780-1930) : Laclos, Stendhal, Victor Hugo, Flaubert et George Sand, Zola, Anatole France, Philippe Soupault, Heinrich Mann. Trad. et présentés par Chantal Simonin. Presses universitaires du Septentrion, 6 mars 2002. ISBN 2-85939-708-6.

Hugo, la poésie contre le maintien de l'ordre. Henri Meschonnic. Maisonneuve et Larose, 20 février 2002. ISBN 2-7068-1580-9.

Mes rencontres avec Victor Hugo, Charles Muller. Nuée bleue, Ed. de l'Est, 11 février 2002. ISBN 2-7165-0557-8.

Les dents blanches de Fantine : vagabondage littéraire autour de l'œuvre de Victor Hugo. Richard Jorif. Le Cherche midi, 24 avril 2002. ISBN 2-86274-977-X.

La légende de Victor Hugo, Paul Lafargue. Actes Sud, 1er mars 2002. (Babel Révolutions). ISBN 2-7427-3124-5.

Victor Hugo : un écrivain dans son siècle, Albine Novarino, Béatrice Mandopoulos. Milan, 30 mai 2002. ISBN 2-7459-0613-5.

Un poète en politique : les combats de Victor Hugo, Henri Pena-Ruiz et Jean-Paul Scott. Flammarion, 11 janvier 2002. ISBN 2-08-210059-6.

Victor Hugo ou les frontières effacées : horizons du romantisme. Sous la dir. de Dominique Peyrache-Leborgne. Pleins feux, 15 mars 2002. ISBN 2-912567-33-5.

Victor Hugo, le philosophe, Charles Renouvier. Présentation par Claude Millet. Maisonneuve et Larose, 20 février 2002. ISBN 2-7068-1579-5.

José Marti et Victor Hugo, C. Suarez Leon. Trad. Jacques-François Bonaldi. Le Temps des Cerises, 8 février 2002. ISBN 2-84109-342-5.

Le style, mode d'emploi : exercices de style, Stéphane Tufféry. Cylibris, 1er avril 2002. ISBN 2-84358-105-2.

Le roi et le bouffon : essai sur le théâtre de Hugo, Anne Ubersfeld. Corti, 4 octobre 2001[nouvelle édition]. ISBN 2-7143-0761-2.

Hugo et les romantiques, Emile Verhaeren. Complexe, 18 février 2002. ISBN 2-87027-875-6.

Roman et religion en France (1713-1866), éd. Jacques Wagner. H. Champion, 20 mai 2002. ISBN 2-7453-0594-8.

JEUNESSE

Au jardin des plantes, texte de Victor Hugo, ill. Eric Battut. Rue du monde, 25 février 2002. ISBN 2-912084-57-1.

Chanson pour faire danser en rond les petits enfants, et autres poèmes, Victor Hugo, ill. Philippe Dumas. Gallimard-Jeunesse, 13 mars 2002. ISBN 2-07-053914-8.

Le dernier jour d'un condamné, Victor Hugo. Hachette-Jeunesse, 11 avril 2001. ISBN 2-01-321831-1.

Le Hugo, Victor Hugo. Ill. Christine Lassara. Mango-Jeunesse. ISBN 2-7404-1327-0.

Le merveilleux et le fantastique : anthologie, cycle 3, Textes réunis par Dominique Megrier et Alain Heril. Retz, 18 avril 2002. ISBN 2-7256-2132-1.

Le monde de l'enfance : anthologie, cycle 3, Textes réunis par Dominique Megrier et Alain Heril. Retz, 18 avril 2002. ISBN 2-7256-2131-3.

Les nains et les géants : 25 poèmes de Victor Hugo. Textes choisis et présentés par Thierry Lefèvre ; ill. Amélie Jackowski. Actes-Sud junior, 3 avril 2002. ISBN 2-7427-3750-2.

Notre-Dame de Paris. Victor Hugo ; ill. Jean-Michel Payet. Hachette-Jeunesse, 3 avril 2002. ISBN 2-01-200617-5.

Victor Hugo, un poète. Présentation Arnaud Laster ; Gallimard-Jeunesse [nouvelle édition]. 6 janvier 2002. ISBN 2-07-055183-0.

PORTFOLIOS

Victor Hugo au cœur du monde. Responsables scientifiques Danièle Gasiglia-Laster et Arnaud Laster. ADPF, février 2002. ISBN 2-911127-90-0.

Victor Hugo et ses contemporains. Commissaire scientifique Mélanie Voisin. ADPF, janvier 2002. ISBN 2-911127-89-7.

Le Hugoscope, Victor Hugo la légende, conception : Groupe Eiffel sur une idée de Franck Bauer, livret de Gérard Pouchain. Editions Ecriture, juin 2002. ISBN 2-909240-51-7.

TEXTES ENREGISTRES SUR CD

Michel Bouquet dit Victor Hugo. Œuvres poétiques. Livret : Jean-Yves Patte ; orgue : Gaston Litaize. Frémeaux & associés, mai 2002. ISBN 2-844480-322-9.

Victor Hugo et les poètes contemporains. Quoi de neuf ? Victor Hugo ! Frémeaux & associés, mars 2002. ISBN 2-84468-031-3.

Les morts vont vite, Alexandre Dumas ; préf. Francis Lacassin. Rocher, 5 juin 2002. ISBN 2-268-04264-2.

Rictus romantiques : politique du rire chez Victor Hugo, dir. Maxime Prévost. Presses de l'Université de Montréal, 12 juin 2002. ISBN 2-7606-1827-7.

Le monde de Victor Hugo : vu par Nadar. Ed. sous la dir. de Jacques Seebacher et Guy Rosa. Ed. du Patrimoine, 15 juin 2002. ISBN 2-85822-698-9.

Leçon littéraire sur 93 de Victor Hugo, Sylvain Fort. PUF, 20 juin 2002. ISBN 2-13-052873-2.

La Haute Savoie, avec des textes de Victor Hugo. Isabelle Scheibli. Equinoxe, 20 juin 2002. ISB2-84135-299-4.

Anthologie de la poésie française, Sébastien Lapaque. Librio, 12 juillet 2002. ISBN 2-290-31865-5.

A PARAÎTRE

Dahlias, avec des textes choisis de Victor Hugo, photographies d'Alain Mazeran. Florès-édition d'art , octobre 2002. (Coll. Quatre douzaines de…).

Hortensias, avec des textes choisis de Victor Hugo, photographies d'Alain Mazeran. Florès-édition d'art , août 2002. (Coll. Quatre douzaines de…).

ERRATUM :
L'art d'être grand-père, Victor Hugo ; Intro., notes, index, bibliogr., chronologie Bernard Leuilliot. Flammarion, 2001. ISBN 2-08-070438-9. (Et non *Livre de poche*, comme indiqué dans *L'Echo Hugo* n°1).

Alix Loiseleur des Longchamps, juin 2002

NUMEROS SPÉCIAUX DE REVUES

NDLR. Vous avez été nombreux à nous envoyer des numéros de revues. Le temps et les collaborateurs nous font défaut pour en rendre compte de manière détaillée. Mais nous avons tenu à signaler, au moins, les numéros spéciaux ou ceux qui, faisant une large place à notre auteur, ont été aimablement adressés à *L'Echo Hugo*. Nous renvoyons à « La Lettre d'actualité » n°2 du site du ministère de L'Éducation nationale (http://www.victorhugo.education.fr) pour une évocation des numéros parus fin 2001 et en janvier 2002.

L'Avant-Scène Théâtre consacre depuis février 2002 un cahier de chacun de ses numéros à « L'Année Hugo » où elle propose des articles sur les représentations actuelles mais aussi sur celles du XIXe siècle, les acteurs du temps de Hugo, parfois sur d'autres sujets que le théâtre. Le « feuilleton » se poursuivra jusqu'en février 2003. Parution tous les quinze jours.

Dimanche Ouest-France de février 2002 a proposé un numéro hors-série intitulé *Sur les pas de Victor Hugo dans l'Ouest*, avec un avant-propos de François Régis Hutin (« Pour illuminer la conscience »). L'ensemble s'articule en cinq parties : « Le Passant de 1834 », « Le Promeneur de 1836 », « Villequier », « L'Homme océan », « L'Homme universel ». Avec des interviews de l'écrivain Michel Le Bris, Jean-Marc Ayrault (maire de Nantes), Romain Fouchet, Chloé Tazartel, Ophélie Hiron (lycéens de Fougères), Franck Laurent, Didier Decoin, Jack Lang, Evelyne Poirel (conservatrice, directrice du musée Victor Hugo à Villequier), Gérard Pouchain, Didier Pillet (rédacteur en chef d'Ouest-France), Roselyne Bachelot, Marie Hugo, Jacques Seebacher ; et des textes de Josiane Guéguen, Thierry Richard, Jean-Jacques Lerosier, Michel Derrien.

L'Est magazine (inséré dans *L'Est Républicain*) a offert à ses lecteurs un Spécial Hugo de 40 pages le dimanche 17 février 2002 ; avec, entre autres articles et reportages au sommaire : « Des ancêtres comtois et lorrains » (par Annette Vial), « Arrière-arrière-petits-enfants », « Relations orageuses », « L'Affaire de la statue », « L'Histoire au 1/100e », « A Guernesey, maison de l'exil », « Absurde de beauté », « Un admirateur nommé Rodin », « Le Peuple est dans la rue », « L'émotion vraie » (par Jean-Pierre Govignaux), « Un intellectuel afghan [Assad Asmaïe] dans la maison du poète », « Un dessinateur ardent et novateur » (par Yves Andrikian), « Toujours à la page » (par Pierre Laurent), « Hugo, mon alter ego » (par Catherine Chaillet). Nous déconseillons cependant l'article intitulé « La résurrection de *La Esmeralda* » qui accumule poncifs et idées reçues (lisez plutôt notre entretien avec Françoise Tillard).

A nous Paris !, « Le News urbain diffusé dans le métro », a affiché le poète en première page dans son numéro du 18 au 24 février 2002, et Bénédicte Le Guénirel a invité à une promenade « De l'île de la Cité à Bastille, dans les pas de Victor Hugo ».

Connaissance des arts, revue éditée par Paris musées et les Maisons de Victor Hugo à Paris et Guernesey, a publié au cours du premier trimestre 2002 un numéro hors série intitulé *Victor Hugo et les arts*. Au sommaire : « L'exil en noir et blanc », « L'Album Allix », par Françoise Heilbrun, « D'ombre et de marbre » par Marie-Laure Prévost, « Le décor de la création » par Jean-Louis Gaillemin, « Juliette un portrait » par Gérard Pouchain, « Un Hugo qui est vrai » par Antoinette Lenormand-Romain, « Une œuvre pour aujourd'hui » (« Jérôme Godeau nous entraîne dans Paris sur les pas du "passant visonnaire", tandis que Danielle Molinari, conservatrice générale des musées Victor Hugo de Paris et de Guernesey, souligne dans un entretien « la modernité et l'actualité du poète »). Ces articles et entretiens sont suivis de « repères chronologiques » et d'un « calendrier des manifestations ». Avec une très belle iconographie.

La Revue Générale de mars-avril 2002 (publiée en Belgique) a fait une large place à notre auteur avec 101 pages sous le titre : *Hugo m'a dit* qui proposent des textes de France Bastia (« Ce siècle avait deux ans », éditorial), Jean Lacroix (« Hugo m'a dit…, Conversation imaginaire avec l'auteur des *Misérables* » et « Au théâtre du Parc, en 1907, création de *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo ») , Lucien Guissard (« Le bicentenaire de Victor Hugo. Lettre de Paris »), Monique Verdussen (« Victor Hugo et la Belgique »), Raymond Trousson (« Quand Louis Alvin pastichait Victor Hugo »), Georges Thinès (« Victor Hugo et Jules Verne : l'espérance et le savoir »), Max Vilain (« Quand *L'Homme qui rit* sort de l'ombre ») , L. Missir de Lusignan (« Actualités des *Orientales* »).

Beaux-Arts magazine de mai 2002 a présenté *Les Maisons de Victor Hugo.* Avec une préface de Danielle Molinari et des articles d'Alexandre Gady (« Hôtel de Rohan-Guéménée »), Bérénice Geoffroy-Schneiter (« Les dessins »), Constance Allard (« Hauteville House »), Marie-Laurence Marco (« Les Bibliothèques »).L'iconographie - photos en couleurs et en noir et blanc-, dessins de Hugo, caricatures, manuscrits, documents d'époque ou d'aujourd'hui est magnifique. L'ensemble est imprimé sur un somptueux papier glacé.

The Guernsey Press du 8 mai 2002 a imprimé un supplément pour commémorer le bicentenaire de Hugo. L'Ile anglo-normande, la vie qu'y a mené Hugo, les œuvres qu'elle a inspirées - notamment *Les Travailleurs de la mer* - y sont bien sûr, largement représentés. Malgré le papier journal utilisé, l'iconographie est très riche et plutôt bien reproduite.

L'Avant-Scène Opéra a fait paraître en juin 2002 (n°208) un *Hugo à l'opéra,* sous la direction d'Arnaud Laster. On peut y lire des textes d'Arnaud Laster (« Vue d'ensemble », « Hugo et l'Opéra », « *La Gioconda* de Ponchielli », « *Il Giuramento* de Mercadante », « *Angelo* de Cui », « *Quatrevingt-treize* de Duhamel », « Catalogue des opéras hugoliens ») ; Françoise Tillard (« *La Esmeralda* de Louise Bertin ») ; Hector Berlioz (« Compte rendu de *La Esmeralda*) ; François Lévy (*Lucrezia Borgia* de Donizetti) ; Gilles de Van (« *Ernani* de Verdi ») ; Mélanie d'Aloisio (*Maria Regina d'Inghilterra* de Pacini) ; Florence Borelly (« *Esmeralda* de Dargomyjski ») ; Ixia Venel (« *Ruy Blas* de Marchetti ») ; Junia Barreto (*Maria Tudor* de Gomes) ; Michèle Fizaine (« *Marion Delorme* de Ponchielli », « *Notre-Dame* de Schmidt », « *Notre-Dame de Paris* de Liepins », « *Quasimodo Hochzeit* de Böhm ») ; Fabien Musitelli (« *Torquemada* de Rota ») ; Danièle Gasiglia-Laster (« *Un contre tous* de Malec », « *Les Misérables* de Schönberg », « *Notre-Dame de Paris* de Cocciante ») ; Jacques Lonchampt (« *Dieu* de Pierre Henry ») ; Olivier Bara (« *Ernani* de Bellini ») ; Laureline Picois (« *La Part féminine de Hugo…* ») ; Elisabeth Giuliani (« Hugo et Verdi : la légende du siècle »).

Diane Silva

NOUVELLES DU MONDE

Le lac du Palais d'été à Pékin

Informations sur le bicentenaire en Chine

par Cheng Zenghou

Cheng Zenghou, professeur de littérature française à l'Université de Canton nous donne des nouvelles des publications chinoises de Hugo à l'occasion du bicentenaire.

Une édition chinoise commémorative des *Oeuvres de Victor Hugo* vient de paraître, en 12 volumes au mois de janvier 2002 (Maison d'éditions de la Littérature du Peuple, Pékin). Pour ma part j'ai publié quatre de ces volumes : 2 volumes de *Poésie*, un volume de *Prose*, et un volume de *Dessins*.

Les deux volumes *Poésie* (405 pages et 537 pages) sont précédés d'une introduction de 26 pages. Y sont présents tous les recueils publiés du vivant du poète. Ils ont révélé au public chinois 12 pièces de jeunesse. Pour les recueils posthumes, nous n'avons retenu que *Toute la Lyre*. De ces deux volumes est sorti un Victor Hugo non seulement lyrique, mais épique, satirique et un peu apocalyptique ou voyant. J'ai regretté de ne pouvoir choisir, dans cette édition, des textes de *Dieu* et de *La Fin de Satan*.

Le volume *Prose* (544 pages) contient un peu de *Critique*, un peu d' *Histoire*, et beaucoup de *Politique*. La plupart des textes sont tirés d' *Actes et Paroles* qui est présenté pour la première fois au public chinois.

Le volume *Dessins* (306 pages) , comporte 80 dessins en couleur et 306 en noir et blanc, précédés d'une présentation de 18 pages. Les Chinois peuvent constater que Victor Hugo est un génie polyvalent, ce qui est pour eux une révélation. L'éditeur a souhaité que ce volume ait une place un peu à part, et se présente sous une forme plus élaborée.

Enfin, j'ai traduit en chinois l'exposition conçue en 1985 par Jean Gaudon : *Grandes Œuvres, Grandes Causes*. Cette exposition a été inaugurée le 27 avril 2002 dans le Palais des Beaux-Arts du Guangdong. Elle comporte 32 affiches traduites du Français avec, en supplément, 4 affiches :

Victor Hugo et les Etats-Unis d'Europe ;

Victor Hugo peintre moderne ;

Victor Hugo et le Palais d'Eté ;

Le Salon chinois dans la Maison de Victor Hugo à Paris.

ECHOS HUGO

Signalons qu'un colloque sur Hugo s'est tenu à Pékin en janvier 2002 et que Mme Dong Chun et M. Shen Dali ont traduit *Mille francs de récompense*, pièce qui a été mise en scène à Pékin. Nous en reparlerons dans le n°3.

Notre présidente à Canton

Marie Hugo s'est rendue à Canton et à Pékin au mois d'avril pour participer aux célébrations organisées par nos amis chinois. Voici le discours qu'elle a prononcé à Canton.

Monsieur l'Ambassadeur,

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

C'est avec beaucoup d'émotion que je prends la parole aujourd'hui parmi vous, en Orient.

Je ne suis pas venue pour vous parler de moi, mais il me plaît de vous raconter que l'histoire de mon voyage a commencé il y a un demi-siècle.

Le Professeur Cheng Zenghou, ici présent, de l'Université Sun Yat Sen, alors étudiant, avait entendu dire qu'un descendant de Victor Hugo avait été invité en URSS pour les célébrations du 150eme anniversaire de la naissance de son aïeul.

Le Professeur Cheng se mit à rêver de voir un jour un descendant de Victor Hugo sur le sol chinois. Il ignorait que, 50 ans plus tard, ce serait à son initiative.

Quant à moi, pendue au sein de ma mère, j'étais bien loin de penser à la Chine. Ma mère, elle, afin d'accompagner mon père dans ce voyage en URSS, chercha une nourrice dans notre village, mais pour finir, on me sevra.

Aujourd'hui, je prends ma revanche, et me voilà !

Nous célébrons cette année le 200eme anniversaire de la naissance de Victor Hugo et c'est moins la naissance que l'intemporalité du poète que nous fêtons. Sa renommée mondiale nous interpelle et l'on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi sa pensée, ses idées, ses causes ont traversé toutes les frontières, qu'elles soient géographiques, raciales, religieuses, culturelles ou politiques. Et que l'on soit Chinois, Français, Indien, Mexicain ou Gabonais, la poésie de Victor Hugo, ancrée dans l'émotion de l'âme humaine, nous touche, ses romans nous bouleversent, ses écrits sur les causes qu'il soutenait nous troublent par leur perpétuelle actualité.

Victor Hugo s'est toujours placé en défenseur des opprimés, des offensés, des pauvres, des défavorisés. Tout au long de sa vie, malgré ses souffrances personnelles, et sans être un saint, il s'est battu pour le droit des femmes, le droit des enfants, contre la peine de mort, contre l'esclavage, en un mot contre l'INJUSTICE. Il a payé ce combat de vingt années d'exil.

Cette conscience de l'humain qu'il incarne est un vrai tuteur avec lequel nous pouvons et devons grandir.

J'ai cherché dans les textes de Victor Hugo des écrits se rapportant directement à la Chine. L'un d'eux, publié dans *Actes et Paroles*, a retenu mon attention : une lettre déplorant la destruction par des européens d'un monument de l'art chinois, construit sous la dynastie Qing. Je veux parler du Yuanming yuan, le Jardin de la Clarté Parfaite, symbole disparu du génie culturel chinois, tant en architecture que dans l'art des jardins et dans l'art tout court. C'était alors une des merveilles du monde. Il fait partie aujourd'hui du patrimoine de la légende universelle.

Victor Hugo le connaissait et sa lettre nous confirme son admiration pour l'art oriental.

Au Capitaine Butler

Hauteville-House, 25 novembre 1861.

Vous me demandez mon avis, monsieur, sur l'expédition de Chine. Vous trouvez cette expédition honorable et belle, et vous êtes assez bon pour attacher quelque prix à mon sentiment; selon vous, l'expédition de Chine, faite sous le double pavillon de la reine Victoria et de l'empereur Napoléon, est une gloire à partager entre la France et l'Angleterre, et vous désirez savoir quelle est la quantité d'approbation que je crois pouvoir donner à cette victoire anglaise et française.

Puisque vous voulez connaître mon avis, le voici :

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'Eté. L'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental. Le palais d'Eté était à l'art chimérique ce que le Parthénon est à l'art idéal. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extra-humain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre une et unique ; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle. Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le palais d'Eté. Bâtissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze et de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-le ici sanctuaire, là harem, là citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument. Il avait fallu, pour le créer, le lent travail des deux générations. Cet édifice, qui avait l'énormité d'une ville, avait été bâti par les siècles, pour qui? pour les peuples. Car ce que fait le temps appartient à l'homme. Les artistes, les poëtes, les philosophes, connaissaient le palais d'Eté ; Voltaire en parle. On disait : le Parthénon en Grèce, les Pyramides en Egypte, le Colisée à Rome, Notre-Dame à Paris, le Palais d'Eté en Orient. Si on ne le voyait pas, on le rêvait. C'était une sorte d'effrayant chef-d'œuvre inconnu

entrevu au loin dans on ne sait quel crépuscule, comme une silhouette de la civilisation d'Asie sur l'horizon de la civilisation d'Europe.

Cette merveille a disparu.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'Eté. L'un a pillé, l'autre a incendié. La Victoire peut être une voleuse à ce qu'il paraît.

[…]

Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. Mais je proteste, et je vous remercie de m'en donner l'occasion : les crimes de ceux qui mènent ne sont pas la faute de ceux qui sont menés ; les gouvernements sont quelquefois des bandits, les peuples jamais.

[…] il y a un vol et deux voleurs, je le constate.

Telle est, monsieur, la quantité d'approbation que je donne à l'expédition de Chine.

Victor Hugo

Il nous reste à respecter l'être humain dans toutes ses différences et à travers ses créations si diverses.

Voilà un des messages de mon arrière-arrière-grand-père, qui à travers les siècles est devenu notre grand-père à tous. C'est aussi celui de notre association, créée il y a deux ans.

Marie Hugo. Avril 2002

Photo : Au 1er rang, 7e à partir de la gauche, Marie Hugo. A sa droite : Pierre Morel, Ambassadeur de France en Chine. A la gauche de l'Ambassadeur : Monsieur Huang, président de l'Université de Sun Yat Sen ; 11e à partir de la gauche, le professeur Cheng Zenghou.

國立中山大學
雨果誕辰二百周年纪念
CELEBRATION DU BICENTENAIRE DE VICTOR HUGO
2002年4月27日 广州

LE COURRIER

DES

LECTEURS

Merci à tous ceux qui nous ont écrit. Nous demandons aux lecteurs et adhérents qui nous adresseront des lettres à l'avenir, d'envoyer, autant que possible, leurs textes sur disquette (PC ou Mac), ou d'adresser leur courrier en fichier attaché à l'adresse e.mail suivante : d.gasiglia-laster@laposte.net. Cela éviterait d'avoir à taper vos textes et ferait gagner beaucoup de temps. Mais nous sommes conscients que vous n'avez pas tous des ordinateurs et des courriers électroniques et toutes les lettres qui nous paraîtront intéressantes seront en partie reproduites, quelle que soit leur forme.

Nous félicitons Vincent Wallez d'avoir trouvé la référence de l'extrait que nous avions proposé dans la rubrique « Donnez vos références » et nous le remercions d'avoir répondu avec bienveillance et précisions à nos questions : « Quand avez-vous lu pour la première fois un texte de Victor Hugo ? Quelle œuvre était-ce ? Vous rappelez-vous dans quelle édition ? » Voici une grande partie de la lettre qu'il nous a envoyée.

Montreuil, le 4 janvier 2002

[…]

Et pour commencer, tous mes vœux pour cette année 2002 au cours de laquelle il devrait se passer tant de choses intéressantes, et que la bonne parole flotte et s'enfonce dans les esprits, accompagnée de belles musiques (cela a commencé sur France Culture, et allez donc…).

Bravo […] pour le premier numéro de *L'Echo Hugo*, déjà si rempli d'informations des plus utiles.

Je me permets de participer au petit jeu, ma réponse étant un peu tardive après le maelström des fêtes, mais néanmoins immédiate et sans hésitation aucune (je me vante, mais c'est pourtant vrai, ce que c'est que l'intuition…). L'extrait est tiré du chapitre II du *Dernier Jour d'un condamné.*

En ce qui concerne la première œuvre abordée de Hugo, je me rappelle avoir appris au CM2 (année scolaire 1978-1979) « *Oceano Nox* » avec dessin de rocher et de mer en regard (son œuvre graphique inspirée par les vers). Puis il

m'a fallu attendre le programme du 3e trimestre en classe de seconde (1984) pour lire la première œuvre intégrale : *Ruy Blas* (en petit classique Larousse) et l'interpréter sur l'estrade de la classe de français par la même occasion. La Bibliothèque municipale de Raincy fournit à mon appétit une édition vieillotte (début du siècle ?) d'*Hernani*.

Entre temps, j'avais abordé l'œuvre romanesque via la télévision avec une diffusion de *Notre-Dame de Paris* de Jean Delannoy[1], et le cinéma avec *Les Misérables* par Robert Hossein.

Le *Lagarde et Michard* XIXe siècle (édition 1968) m'avait permis, conjugué aux cours de la prof de français, de m'enthousiasmer pour Victor Hugo[2]. Et la lecture de *Victor Hugo, un poète*, chez Gallimard, en Folio Junior, ouvrage confectionné par Arnaud Laster, acheva de faire de moi un hugolâtre. Puis ce fut directement la collection « Bouquins ».

En février 1985, *Hernani*, mis en scène par Antoine Vitez à Chaillot, a été la première pièce de V. H. qu'il m'a été donné de voir. Tout cela n'était pas mal et le Bac français en 1989 me fit disserter sur « Le théâtre n'est pas le pays du réel… » et j'ai eu 17.

Voilà.

[…]

Vincent Wallez

Monsieur J.-F. Sourd nous a adressé plusieurs documents dont nous le remercions vivement. Nous ne pouvons reproduire tel quel, pour des raisons techniques, le document n°2 (les deux strophes sur Léopoldine manuscrites et encadrées de dessins de Camille Roqueplan).

Voici de larges extraits de la lettre de Monsieur Sourd et les documents qui l'accompagnaient :

[…]

Je reçois avec une extrême satisfaction le premier numéro du Bulletin de la Société des Amis de Victor Hugo. Il répond tout à fait à mes souhaits par son ambition, son ampleur, la richesse et la variété de sa documentation.

[1] NDLR : le scénario et les dialogues de cette fidèle adaptation du roman sont de Jacques Prévert.
[2] Note de la rédaction : fort heureusement, notre ami Vincent Wallez n'avait pas dû lire les commentaires de ce manuel scolaire sur le théâtre de Hugo, qui accumulent les idées reçues et révèlent une réelle hugophobie.

Comme vous proposez d'ouvrir une rubrique des lecteurs, je me permets à titre d'information, de vous adresser la photocopie de 3 documents :

1) Une page extraite du livre du Vicomte E.-M. de Vogué, *Lettres à Armand et Henri de Pontmartin- 1867-1909,* curieux et intéressant hommage à la mémoire de Victor Hugo, de la part d'un représentant, disons… d'un certain « traditionalisme » éclairé !

2) Deux strophes de « La Prière pour tous » (*Les Feuilles d'automne*) choisies et signées par Hugo pour célébrer Léopoldine, âgée de 13 ans. Ces 2 strophes autographes signées sont encadrées par des rinceaux, médaillons et de deux gravures représentant Léopoldine lisant et méditant. Quelque ami(e) érudit(e) de notre Société pourrait-il (elle) nous éclairer sur l'occasion de cette célébration ?

3) Une lettre autographe signée, peut-être adressée à Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult dans les années 1841-1842.

Je serais heureux, là encore, si quelqu'un pouvait apporter confirmation (ou infirmation de cette hypothèse).

Existe-t-il un livre, une étude, un article relatif à un échange de correspondance entre Victor Hugo et Marie d'Agoult ?

Bien sûr ces trois documents n'offrent pas de rapport avec l'actualité, mais j'estime qu'il ne faut pas être obnubilé par « l'actualité » de Victor Hugo, puisqu'aussi bien ce Poète Phoenix renaît à chaque instant de ses propres cendres.

Surtout lisons et relisons les innombrables pages de Hugo, en toute priorité, car lire c'est aussi agir… et donc aimer.

En ce début d'année 2002 je souhaite à notre Société un souffle vivifiant pour vitaliser les pages de l'éphéméride […].

J.-F. Sourd.

Nevers, 3 janvier 2002

Document n°1 :

Il est mort, mon cher ami. Pendant que la canaille qui grouille chez les marchand de vins, en face de sa maison, va s'approprier sa dépouille, pendant que les députés, les communards et les francs-maçons vont battre la caisse sur ce cadavre[1], nous nous enfermerons pour relire ce qui nous appartient de lui, ce qui est entré dans notre sang, ce que nous récitions à vingt ans entre Gourdan et La Mûre quand je vous reconduisais le soir. En voyant disparaître cet esprit qui nous a possédés à nos meilleures heures, j'ai bien pensé à vous ; c'était comme un lien de plus de notre jeunesse, un des plus forts, qui se rompait. Il faut s'attrister, mais quelque énorme folie que fassent ses exploiteurs, quelque surprise que nous réserve cette mascarade…, il ne faut pas injurier, il ne faut pas renier le génie qui nous a communiqué ces enthousiasmes dont notre amitié était réchauffée.

Je souhaite que nous nous retrouvions assez jeunes pour le relire encore ensemble et je vous serre encore la main sur le vieux volume des *Orientales*.

(Vicomte E.-M. de Vogüé[2], *Lettres à Armand et Henri de Pontmartin*, 1867-1909, Librairie Plon, 1922)

Document n°2 :

[1] NDLR : Propos bien peu dans l'esprit de Hugo qui n'a cessé de défendre ce que Vogüé appelle avec mépris « la canaille » ; sans soutenir les communards dont il jugeait l'action inopportune au moment de la guerre de 1870 et dont il condamnait les actes de violence, il se battit avec vigueur contre la répression dont ils furent victimes et leur offrit l'asile dans sa maison de Bruxelles, ce qui le fit expulser. Quant à ses rapports avec les francs-maçons, ils étaient de sympathie et il ne leur reprochait que d'admettre parmi eux des princes, comme en témoigne la lettre suivante :

Victor Hugo à Chassaignac , grand commandeur du rite écossais en Louisiane

Bruxelles, 16 août 1867

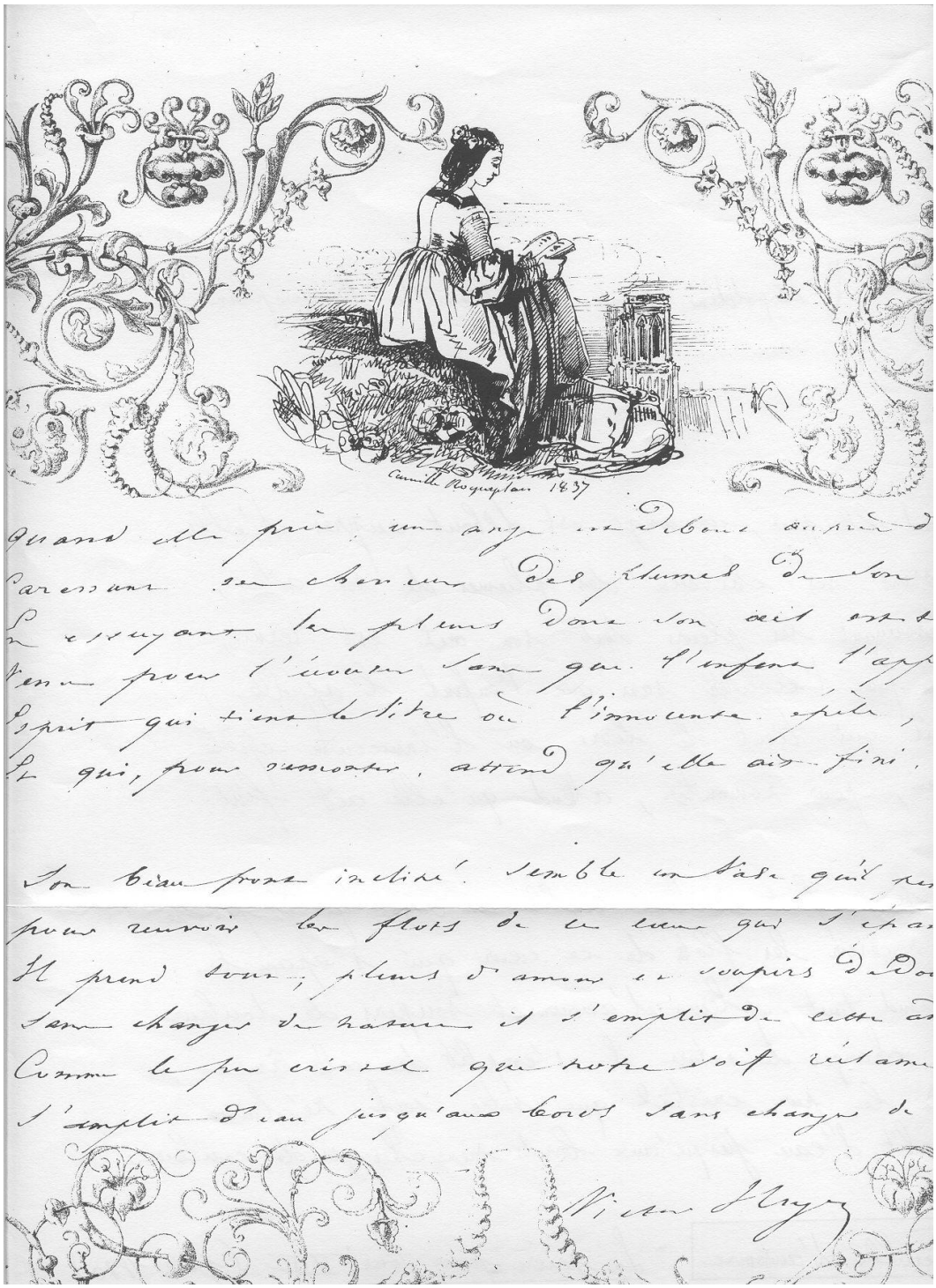
Vous avez raison, Monsieur ; sans appartenir de nom à la maçonnerie, je suis avec elle de cœur. Ma franc-maçonnerie est plus haute encore que la vôtre, c'est l'humanité.

Vous voulez, vous, noble esprit, noble cœur, admettre les noirs, et vous avez raison ; moi, je veux la transformation pacifique du prince en homme, et du roi en citoyen. Il faudrait du temps. Soit ; Dieu en a.

D'ici là, ne pouvant coudoyer les princes que vous admettez, je n'ai pas dû entrer parmi vous. Mais j'aime votre grand but et votre fraternité magnifique, symbole de la fraternité future.

Je vous remercie de m'avoir communiqué le grave et beau progrès que vous venez d'accomplir ; l'admission des noirs dans vos rangs commence l'égalité, que l'exclusion des princes consommera »

[2] NDLR : Eugène Melchior de Vogüé (1848-1910), qui avait séjourné à Saint-Pétersbourg comme diplomate, contribua à faire connaître en France les écrivains russes du XIXe siècle, suscitant le mouvement néochrétien qui réagit contre le naturalisme et le scientisme. Il est l'auteur de plusieurs essais et romans.



La Prière pour tous (extrait)

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son œil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,

Esprit qui tient le livre où l'innocente épèle,
Et qui, pour remonter, attend qu'elle ait fini.

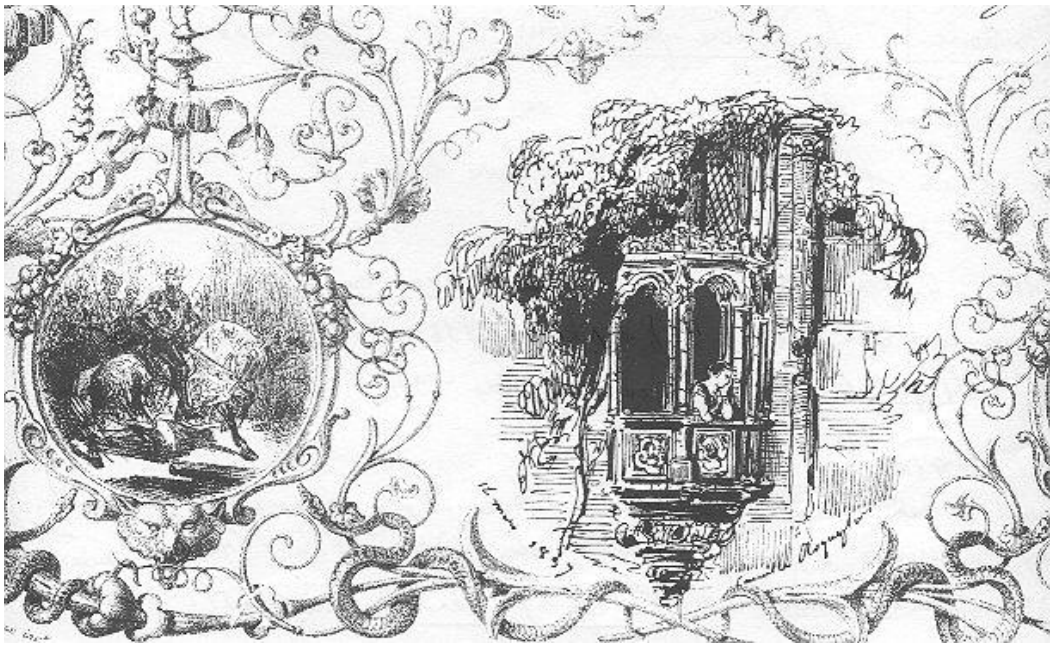
Son beau front incliné semble un vase qui penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche.
Il prend tout ; pleurs d'amour et soupirs de douleur.
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Notes de M. Sourd :

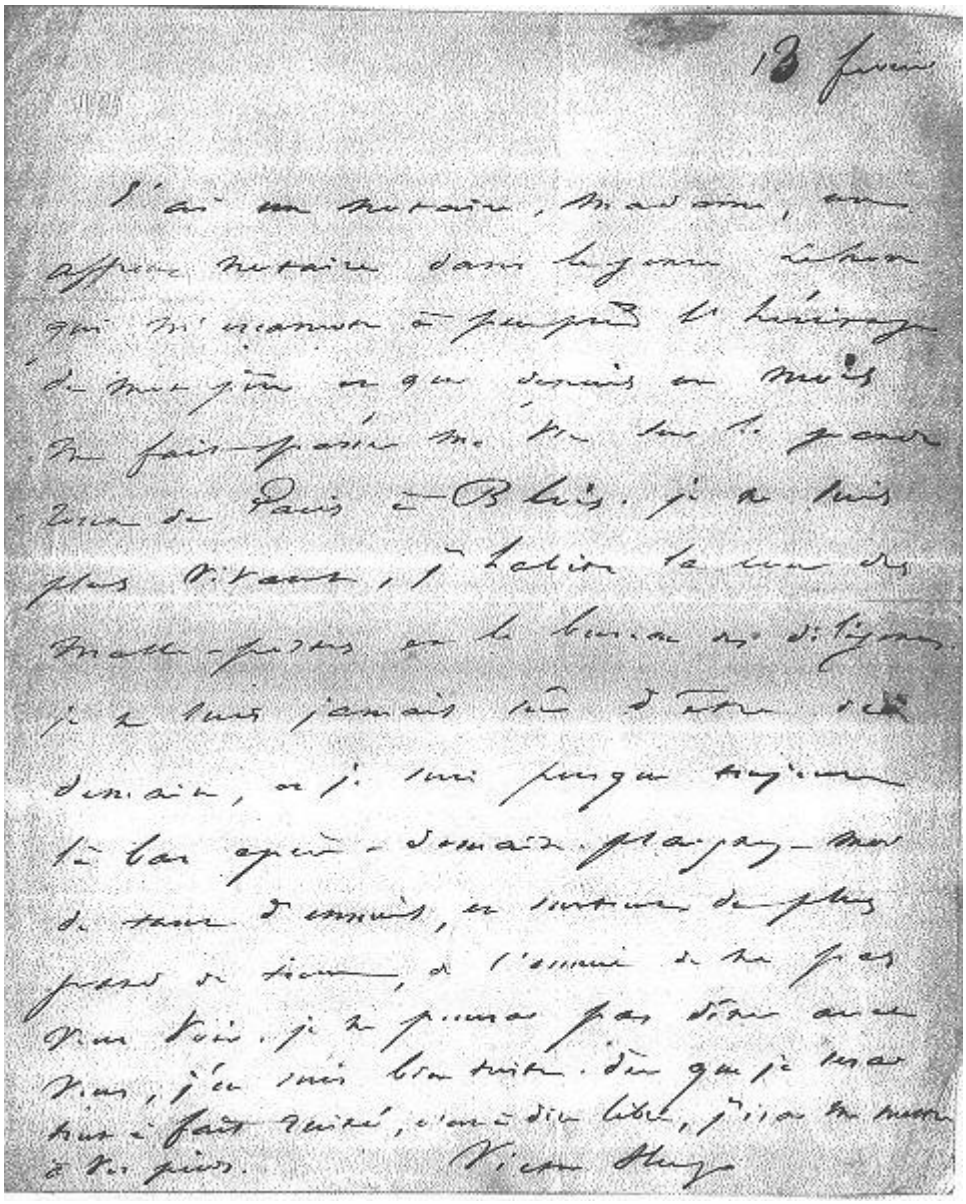
Dans la version imprimée le vers 3 est le suivant : « Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni »

Léopoldine (28 août 1824-4 septembre 1843) : elle a donc 13 ans en 1837. Sa première communion a eu lieu le 8 septembre 1836 en l'église de Fourqueux.

Camille Roqueplan (1802-1855) : « Peintre de grand talent… Frère du très spirituel Nestor Roqueplan, auteur des *Nouvelles à la main*, rédacteur en chef du premier *Figaro*, ex-directeur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et feuilletoniste au Constitutionnel » (*L'Autographe*, 1er mars 1865)



Document n°3



Transcription par Monsieur Sourd :

J'ai un notaire, Madame, un affreux notaire dans le genre Lahure qui m'escamote à peu près l'héritage de mon père et qui depuis un mois me fait passer ma vie sur la grande route de Paris à Blois. Je ne suis plus vivant, j'habite la cour des malle-postes et le bureau des diligences.

Je ne suis jamais sûr d'être ici demain, et je suis presque toujours là-bas après demain. Plaignez-moi de tant d'ennuis, et surtout du plus grand de tous, de l'ennui de ne pas vous voir. Je ne pourrai pas dîner avec vous, je suis bien triste. Dès que je serai tout à fait ruiné, c'est-à-dire libre, j'irai me mettre à vos pieds.

Notes de Monsieur Sourd :

Lahure : sans doute allusion au père de l'imprimeur Lahure qui était notaire honoraire (selon le *Dictionnaire des contemporains*, 1870, p.1034).

Nous avons interrogé Monsieur Sourd pour lui demander ce qui lui faisait penser que la lettre manuscrite (reproduite ci-dessus) était adressée à Marie d'Agoult et pouvait dater des années 1841-1842. Etant donné ce qu' Hugo écrit, nous pensons plutôt, en effet, que la lettre date de peu après la mort de son père (le 29 janvier 1828). La seconde femme de Léopold, de son nom de jeune fille Catherine Thomas, revendiquait l'héritage de son mari et Victor Hugo dut lui faire un procès. Le 12 mars 1828 il écrivait à Ymbert Galloix: « Vous savez que malheureusement pour moi j'hérite ; mais vous ne savez pas que rien n'est plus ruineux que d'hériter. Voilà six semaines que le peu d'argent que j'ai passé en inventaires, poses de scellés, vacations d'huissiers, droits de succession, etc, etc. » Nous opterions donc plutôt pour 1828 ou 1829. Quant à la destinataire, elle nous paraît difficile à identifier. Voilà la réponse de Monsieur Sourd :

[…]

J'ai été très sensible à la place que *L'Echo Hugo* fait au courrier des lecteurs[1] ; cette rubrique que j'estime très utile n'existe pas dans les sociétés amicalistes d'écrivains, du moins dans les quelques auxquelles j'adhère. Il s'agit presque toujours exclusivement de « cahiers » où s'expriment des universitaires spécialistes et brillants, où l'adhérent de base n'a droit qu'au service du bulletin. S'agissant de Victor Hugo la proposition de « communiquer et d'échanger » me semble en effet s'imposer.

[…] Je réponds à votre questionnement relatif à la lettre d'un « 13 février » adressée à une dame. C'est une lettre que j'ai acquise voici trois ans auprès d'un professionnel du commerce d'autographes, à qui j'avais posé les mêmes questions que celles que vous posez. Voici ce qu'il m'avait répondu : « (…) lorsque j'ai acheté cette pièce, d'une part elle m'a été vendue comme telle et le précédent propriétaire était quelqu'un de fiable, et d'autre part lorsqu'on

[1] NDLR : Nous sommes très sensibles, de notre côté, à ce témoignage et espérons que cette rubrique sera de plus en plus substantielle.

consulte la fameuse *Revue des Deux Mondes* et *La Revue Indépendante* des années 1840, on s'aperçoit que Marie de Flavigny y publiait de nombreux articles sous le pseudonyme de Daniel Stern et qu'elle faisait état bien souvent de son amitié avec Victor Hugo qui fréquentait de plus régulièrement son fameux salon littéraire. »

J'avoue n'avoir été que médiocrement convaincu par cette argumentation qui fait plus appel à la foi du charbonnier qu'à la rigueur scientifique.

Monsieur Sourd nous dit ensuite tout le bien qu'il pense de la biographie de Jean-Marc Hovasse , et sa redécouverte de *Littérature et Philosophie mêlées*.

[…] Entre temps […], j'ai pu me rendre compte que cette lettre pouvait, en effet avoir été écrite quelque temps après le décès du général Hugo en 1828. Je trouve page 382 de la biographie l'extrait de la lettre à Ymbert Gallois que vous me citez. […] C'est [la biographie de Jean-Marc Hovasse] une œuvre de Titan qui nous mène au cœur de la création, du processus de création, une tapisserie vivante où les fils de la toile historique croisent harmonieusement ceux de l'élaboration littéraire et philosophique. Toute l'architecture d'une vie se construit au fil des pages. J.M. Hovasse ne nous convie pas à une visite de musée, il nous fait participer au ballet même des Muses.

Quel meilleur hommage à rendre à Hugo que ces renvois constants à l'œuvre écrite : toujours le jeu de l'écho !

Pour ma part, j'ai redécouvert *Littérature et Philosophie mêlées* en exhumant de mes cartons une édition de 1868, enrichie d'une dizaine de discours dont l'actualité n'a pas pris une ride. »

Jean F. Sourd, le 19 février 2002

Monsieur Daniel Ancelet nous apprend qu'il est de la famille d'Adèle Foucher, femme de Victor Hugo. Il nous a gentiment envoyé un témoignage de son grand-père sur les funérailles du poète.

[…]

Je vous félicite d'avoir créé cette Association, à laquelle j'adhère de grand cœur, sur la recommandation de ma cousine Marie Hugo […]. J'ai pensé que vous seriez intéressés par la (modeste) contribution que je vous adresse sous ce pli et qui, ne pouvant ni être originale ni inédite, n'a cherché qu'à relever l'aspect toujours surprenant de mon illustre arrière-arrière grand oncle. Je

demeure bien entendu à votre entière disposition si vous désirez d'autres renseignements sur la famille Foucher dont je descends directement et dont j'ai conservé quelques portraits et archives.

[…]

Daniel Ancelet, 15 janvier 2002

Texte accompagnant la lettre :

[…]

Je voudrais […] livrer le témoignage de mon grand-père Gabriel Ancelet qui, âgé de 18 ans, assista aux grandioses funérailles offertes à Victor Hugo. Celui-ci avait épousé la sœur de son grand-père Paul Foucher : il aurait donc pu être aux premières loges, mais il semblait plus préoccupé par le baccalauréat qu'il devait affronter quelques semaines après la cérémonie. Voici ce qu'il en rapporte, dans ses mémoires rédigés dans les années quarante :

« Le 19 mai , mon grand-oncle tombait très malade. Ma mère[1] allait s'inscrire à son domicile. Le 22 mai, le grand poète mourait. Le parlement, sur la proposition du gouvernement, ayant décidé des obsèques nationales, un grand déploiement de pompe eut lieu tout en respectant la volonté du grand homme qui avait demandé que son corps fût conduit à sa dernière demeure dans le corbillard des pauvres. Jusqu'au bout le côté spectaculaire et l'antithèse chère au poète devaient ainsi avoir leur consécration. Comme membres de la famille, nous aurions pu suivre le corbillard de l'Etoile au Panthéon perdus dans un groupe où nous n'aurions rien vu et parcourir ce long et pénible trajet dont mes parents redoutaient la fatigue. Il leur parut avec raison plus intéressant et moins éprouvant de choisir un des points du parcours pour y voir plus facilement et plus complètement le spectacle. Mon père, par son ami Garnier, auteur de toute la décoration de l'Arc de triomphe et de l'immense catafalque placé au centre, eut un facile accès à cet endroit où le corps du poète avait été apporté dès la veille au soir, où une veillée d'armes avait eu lieu pendant la nuit et où le lendemain, le jour des obsèques, devaient se prononcer les principaux discours, se faire entendre les airs funèbres les plus sélectionnés et se dérouler l'imposante mise en scène décidée. Mon père avait en outre obtenu de son ami Ginain, architecte de l'école de médecine, que nous ayons accès à l'une des

[1] Née Isabelle Foucher (1838-1893). NDLR : d'après un arbre généalogique fourni par Monsieur Ancelet, Isabelle Foucher, fille de Paul Foucher, était donc la nièce de Mme Hugo.

grandes baies de la bibliothèque donnant sur le boulevard Saint-Germain et d'où, le boulevard n'étant pas encore planté d'arbres à cet endroit, nous pûmes voir tout à notre aise, sans compression de la foule et de près, cet imposant et interminable défilé dont j'ai gardé un très vivant souvenir, plus intéressé qu'impressionné par cette succession de tous les Corps constitués dans leur tenue d'apparat, de troupes en grande tenue et d'innombrables chars porteurs de gerbes et de couronnes, le tout encadrant le petit corbillard sans une fleur et que suivait seul, à quelques pas, le petit-fils du poète, Georges Hugo. Le cercueil fut déposé au Panthéon et ne fut jamais enfermé dans la modeste tombe de famille où reposaient ses parents, son frère Eugène et ses fils Léopold, Charles et François-Victor. »

De son côté, Monsieur Gregory Gregoriou nous a adressé un texte sur les prises de position de Hugo en faveur du peuple grec. En voici quelques extraits :

Victor Hugo, un grand philhellène français.

Au temps de la guerre d'indépendance grecque de 1821, le philhellénisme était un phénomène familier parmi les intellectuels français, nourris comme ils étaient de culture classique. Mais la passion de Victor Hugo pour la Grèce était particulièrement intense et a duré toute sa vie. La raison en était que la Grèce incarnait pour lui les valeurs humanistes, telles que la clarté et l'ouverture d'esprit, le « cœur qui pense », la douceur, la beauté, la magnanimité, la vertu, la justice, l'amour, la liberté, et la lutte constante et sans compromis contre toute forme de tyrannie.

Dès 1831, dans le poème XL des *Feuilles d'Automme*, écrit en 1831, il associe la Grèce dans sa compassion pour tous les peuples opprimés :

« Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;
[…]
J'oublie l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain! »

Les noms de lieux, les événements, les personnages historiques grecs et les figures de la mythologie grecque abondent dans son œuvre dès le début. Les protagonistes des *Orientales*, qui ont inspiré le jeune poète et avec qui il s'est

identifié pleinement, sont des héros de la révolution grecque, y compris « L'Enfant » dont l'âme se dresse indomptable au-dessus de la dévastation totale de son île natale de Chio.

Son amour pour la Grèce contemporaine a été allumé par la lutte héroïque des combattants de la guerre d'indépendance et le recueil des *Orientales*, publié en 1829, se fera l'écho dans bien des poèmes de cette lutte. « Enthousiasme » est carrément un appel aux Français à aller se battre auprès des Grecs qui veulent reconquérir leur liberté:

« En Grèce! en Grèce! Adieu vous tous! Il faut partir!
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle!
En Grèce, ô mes amis! Vengeance! Liberté!
Ce turban sur mon front! Ce sabre à mon côté!
Allons! Ce cheval, qu'on le selle! »

Ses héros grecs préférés sont Canaris (dont le nom figure dans le titre même de trois de ses poèmes), Marcos Botsaris et Kitsos Tzavellas. Il les évoque souvent dans ses œuvres, surtout dans ses moments de détresse personnelle, lorsqu'il a besoin de soutien moral dans ses propres luttes, idéologiques et politiques :

« Nous avons un instant crié: - "La Grèce ! Athènes !
Sparte ! Leonidas ! Botzaris ! Démosthènes !
Canaris, demi-dieu de gloire rayonnant!… "
Puis, l'entr'acte est venu, c'est bien, et maintenant
Dans notre esprit, si plein de ton apothéose,
Nous avons tout rayé pour écrire autre chose !
Adieu les héros grecs! Leurs lauriers sont fanés.
Vers d'autres orients nos regards sont tournés. »

« A Canaris », *Les Chants du Crépuscule*, chant VIII.

Et Hugo imaginera plus tard les " rudes palikares" retournant en vengeurs pour troubler les fêtes de ceux qui opprimaient à l'époque les peuples d'Europe:

« Tout à coup Botzaris entrera dans la salle,
Byron se dressera le poète héros,
Tzavellas, indigné du succès des bourreaux
Soufflettera le groupe effaré des victoires. »

(*La Légende des Siècles*, 17e siècle)

Pendant une allocution en 1848 à la Chambre des Pairs, il a exhorté son auditoire à ne jamais oublier que « La civilisation du monde a une aïeule qui

s'appelle la Grèce » et, des années après, en 1869, il écrit, dans une lettre à un correspondant grec : « J'appartiens à la Grèce comme à la France. Je donnerais pour la Grèce… mon sang comme l'a fait Byron… Je pense à Athènes comme on pense au soleil. »

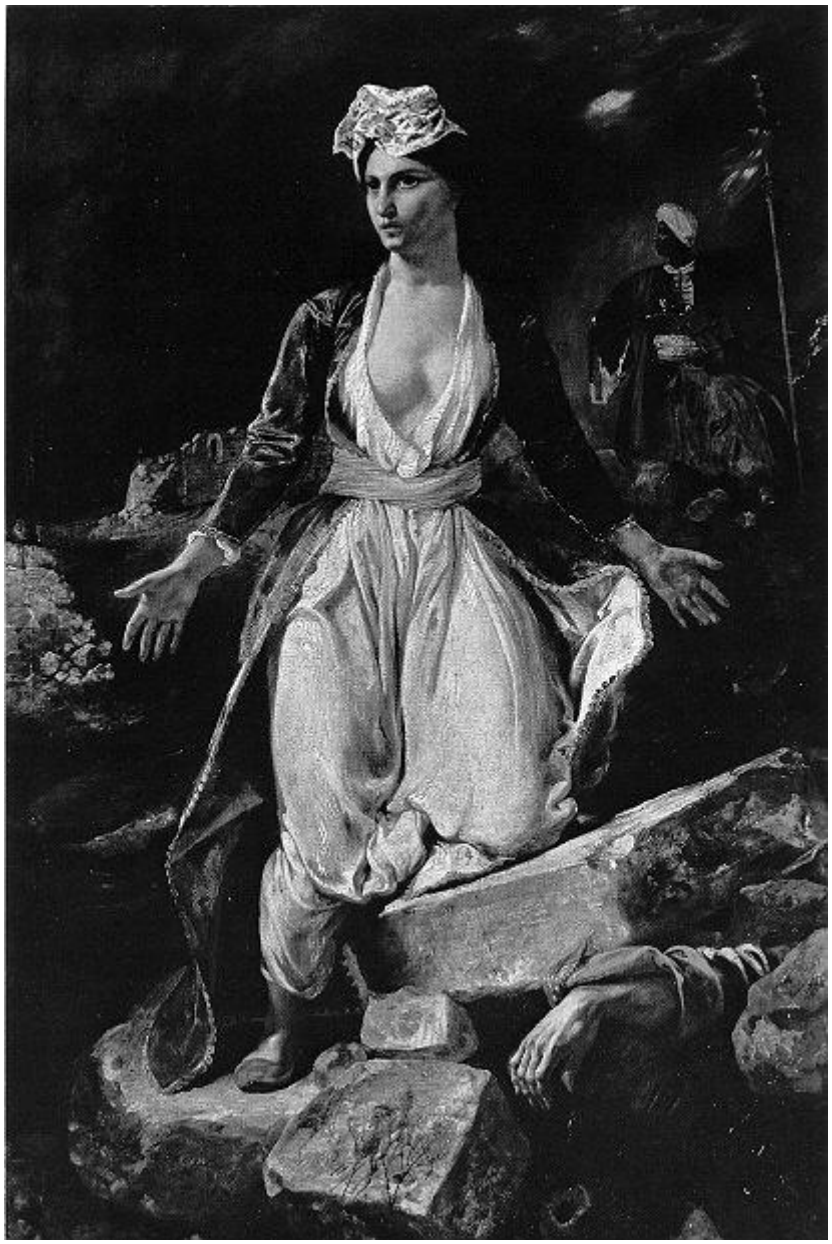
Pendant les révolutions des Crétois de 1866 et 1869 pour l'unification de leur île avec la Grèce, Hugo a développé une activité fiévreuse pour les secourir. Déçu de l'indifférence de l'Europe à ce sujet, il a adressé un « Appel à l'Amérique » en 1869, de son exil à Guernesey :

> « Thrasybule appelle à son secours Washington. Rien de plus grand. […]
>
> Au dix-huitième siècle, la France a délivré l'Amérique; au dix-neuvième siècle, l'Amérique va délivrer la Grèce. Remboursement magnifique.
>
> Américains, vous vous étiez endettés envers nous de cette grande dette, la liberté! Délivrez la Grèce, et nous vous donnons quittance. Payer à la Grèce, c'est payer à la France. »

Hugo assignait à la Grèce un rôle primordial dans l'Europe future, prophétisant ainsi la création de l'Union Européenne actuelle. Dans la conclusion d' *Histoire d'un crime* , écrite en 1870, il évoquera encore cette Europe :

> « On peut dire que, de même que la lumière se compose de sept couleurs, la civilisation se compose de sept peuples. De ces peuples, trois, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, représentent le midi ; trois, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, représentent le nord ; le septième ou le premier, la France, est à la fois nord et sud.
>
> […]
>
> Un jour avant peu, les sept nations qui résument toute l'humanité, s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radieuse courbure céleste ; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation, et le monde contemplera, ébloui, l'immense arc-en-ciel des Peuples-Unis d'Europe. »

En 1884, enfin, une année avant sa mort, dans un message à la nation grecque à l'occasion du 63e anniversaire de la révolution grecque, il déclarera encore : « L'Italie est ma mère et la Grèce est ma grande-mère. »



« Cette femme qui est la Grèce est si belle d'attitude et d'expression! »

(Victor Hugo en 1826 à propos de *La Grèce sur les ruines de Missolonghi* d'Eugène Delacroix)

EN MARGE

DE

L'ACTUALITÉ

Tout en étant satisfaits des textes que nous proposons en rapport avec l'actualité, plusieurs d'entre vous ont aussi manifesté le désir que nous ne nous en tenions pas exclusivement aux événements du moment. Il est vrai que Victor Hugo est intemporel et que l'on peut en parler sans qu'il soit besoin pour cela de lier son œuvre à ce qui se passe dans l'immédiat.

Victor Hugo et ses éditeurs

par Frank Wilhelm

Sauf exceptions, l'éditeur a mauvaise presse. Comme intermédiaire entre l'auteur et son public, il fait souvent écran, serviteur qui se fait payer grassement ses risques et ses services. Le bicentenaire de Victor Hugo (1802-2002) nous donne l'occasion de décrire ses rapports avec les professionnels en charge de la diffusion de son œuvre.

Dans le premier tiers du XIXe siècle, les conditions de l'édition prévoient que l'auteur cède à l'éditeur le droit de publier son œuvre pour un an environ. Généralement le tirage est de 1000 exemplaires rapportant chacun 1 franc, soit 25 % au créateur. Le jeune Hugo, qui avait remporté des prix littéraires et des faveurs royales, a débuté à ces conditions. Après un an, on pouvait soit reconduire le contrat, soit céder l'ouvrage à un nouvel éditeur. S'il restait un stock de l'ancienne édition, le nouvel éditeur pouvait racheter ces invendus au rabais pour les remettre en vente, souvent avec une nouvelle couverture.

L'édition artisanale

Les premiers éditeurs de Hugo sont aujourd'hui bien oubliés : par exemple Antoine Boucher et Pélicier (*Odes*, 1823). Ils ont publié ses oeuvres de jeunesse, ses poèmes académiques, sa revue *Le Conservateur littéraire*. Ce qui frappe, c'est le mauvais papier utilisé, la typographie médiocre, les caractères usés, les textes fautifs. Louis XVIII tenant en main un de ces volumes que le débutant lui avait offert aurait dit : « C'est mal fagoté. » Un noble ruiné devenu éditeur, le marquis de Persan, publia ses *Odes et Poésies diverses* (1822), mais ne put éviter un litige avec le poète. *Han d'Islande* (1823, 4 volumes) ne comportait pas le nom de l'auteur. Pour les *Nouvelles Odes* (1824), Hugo trouva un éditeur sérieux : Ladvocat. De 1824 à 1827 il eut lieu de se féliciter de la

mise en page élégante, des caractères de choix, du papier de qualité, des frontispices sur acier. Devenu auteur à succès, il multipliait les contrats éditoriaux. Ainsi travaillait-il aussi avec Urbain Canel, Ambroise Dupont, Hector Bossange (*Les Orientales*, 1828).

Un palier fut franchi avec le contrat qu'il signa avec Gosselin, qui comptait Vigny, Lamartine et Balzac parmi ses auteurs. En 1828, un traité prévoyait la republication de *Bug-Jargal*, de *Han d'Islande*, des *Orientales*, plus l'édition de futurs titres : *Le Dernier Jour d'un condamné à mort* (1828) et *Notre-Dame de Paris*, nouveautés annoncées sur la 4e de couverture des ouvrages sortant de presse. Le grand roman médiéval ne sortira qu'en 1831, l'auteur devant se séquestrer lui-même - avec une bouteille d'encre - pour en mener à bonne fin la rédaction, menacé d'une forte amende en cas de non-respect du contrat. Ce n'était pas le farniente de Hugo qui était la cause de ce retard, mais sa phénoménale activité scripturale. Il changea encore d'éditeurs, eut à se féliciter de sa collaboration avec Renduel qui fit illustrer ses œuvres par les meilleurs artistes de la place : Nanteuil, Boulanger, Tony Johannot. Leur talent contribua aussi à lancer et à maintenir en vie certains mythes hugoliens, à l'image d'Esmeralda et de sa chèvre blanche.

Vers l'édition industrielle

Un autre palier est franchi en 1838, quand Hugo vend pour dix ans les droits de ses œuvres à une véritable société commerciale, Duriez et Cie, Delloye étant l'éditeur en titre. Ce contrat lui valut 300 000 francs et comprenait la reprise de 42 000 exemplaires du stock de Renduel. Successivement cette société publia *Ruy Blas*, *Les Rayons et les Ombres*, *Le Rhin et Les Burgraves*. En 1839 la société était passée entre les mains de banquiers et de fabricants de papier – comme dans un roman de Balzac – dont le contrat n'allait expirer qu'en 1851. Plusieurs éditeurs se voyaient confier la publication des œuvres, sorties toutes d'une seule officine d'imprimerie : Béthune et Plon. On voit que les lois économiques du capitalisme sauvage n'ont pas épargné une œuvre poétique, dramatique et romanesque tout entière vouée à la défense des droits de l'homme, notamment de la liberté d'expression artistique.

Les années 1840, si elles apportent définitivement la fortune à Hugo comme écrivain, sont pourtant trompeuses : mis à part le livre de voyage sur *le*

Rhin et la pièce des *Burgraves* - laquelle ne fut pas un succès[1] -, il n'allait plus publier d'œuvre littéraire nouvelle avant 1853. Il amorçait en revanche sa carrière politique, ayant été élu à l'Académie française et élevé à la pairie par Louis-Philippe, en attendant d'être élu représentant du peuple en 1848.

L'entrée en exil, en décembre 1851, après le coup d'État, était un risque considérable pour l'écrivain. Bien qu'installé d'abord à Bruxelles, capitale d'un pays dont les élites étaient francophones, il était coupé de son public privilégié. Sans parler de son inspiration, politiquement réorientée vers les milieux républicains, qui le changeaient par rapport aux milieux bien-pensants. Les premiers livres qu'il publiera seront édités par des Belges : *Châtiments* (1853) par Henri Samuël, l'imprimeur du Grand-Ducal Félix Thyes, le premier de nos auteurs francophones, et *Napoléon le Petit* (1853) par Labroue. Pour *Les Contemplations* (1856), son plus grand succès poétique, qui lui permettra d'acquérir la grande demeure de Hauteville House dans l'île anglo-normande de Guernesey, il s'adressera à des éditeurs français : Jules Hetzel, lui-même exilé, et Michel Lévy. Le plus grand succès éditorial fut atteint avec *Les Misérables* (1862), dont l'édition princeps parut à Bruxelles à l'initiative d'une association de nouveaux éditeurs, les Belges Albert Lacroix et les frères Verboeckhoven. La Maison de Victor Hugo à Vianden possède les dix tomes de cette édition très recherchée. L'édition bruxelloise fut suivie de l'édition parisienne par Pagnerre (dix tomes en cinq volumes, illustrés), dont un exemplaire se trouve dans une collection particulière à Luxembourg. Le peintre ettelbruckois Michel Sinner, qui rencontra Hugo et lui montra ses portraits des personnages des *Misérables* dans l'espoir de se voir confier l'illustration du roman, ne put obtenir cette faveur. L'auteur et les éditeurs avaient depuis longtemps traité avec d'autres artistes.

Jamais un livre ne connut une telle débauche promotionnelle ; des centaines de journaux publièrent des bonnes feuilles, des échos, des comptes rendus critiques, par exemple le *Luxemburger Wort*, le *Courrier du Grand-Duché de Luxembourg*, *L'Union*, *L'Écho du Luxembourg* à Arlon. La *Trier'sche Zeitung* contient une réclame pour une contrefaçon en allemand, mais le marché

[1] NDLR : Signalons que la pièce sera reprise avec grand succès en 1902 avec des interprètes enfin à sa mesure qui continueront à tenir leurs rôles jusqu'en 1913 : Mounet-Sully (Job), Silvain (Barberousse), Albert Lambert fils (Otbert), Paul Mounet (Magnus), Madame Segond-Weber (Guanhumara). Voir l'article de Danielle Dumas, « Le Triomphe des Burgraves », *L'Avant-Scène théâtre*, 15 février 2002, n°1106.

de l'édition pirate avait surtout été pratiqué en Belgique jusqu'en 1852. Les livres de la fin de l'exil furent encore publiés par Lacroix et Verboeckhoven : *William Shakespeare* (1864), *Les Travailleurs de la mer* (1866), *Les Chansons des rues et des bois* (1865), *L'Homme qui rit* (1869), avant qu'une brouille entre l'écrivain phare et l'éditeur ne mette fin à cette collaboration exceptionnelle. Pour l'anecdote, l'on notera que le contrat des *Misérables* rapporta 300 000 francs or à Hugo, mais l'éditeur bruxellois en gagna autant, peut-être plus.

Avec le retour d'exil (septembre 1870), la situation éditoriale de l'écrivain changea encore. Hugo devint définitivement le père tutélaire de la gauche républicaine. La première édition parisienne (Hetzel) des *Châtiments* (1870) connut un immense succès, après la chute de l'Empire et avec le double siège de Paris. En 1872, *L'Année terrible*, recueil poétique qui expose sa vision de la guerre franco-prussienne et de la Commune, fut éditée par Michel Lévy. Les autres éditeurs de la fin de la vie de Hugo furent Calmann-Lévy et Hetzel associé à Quantin qui firent paraître l'édition dite *ne varietur*, en attendant celle dite « de l'Imprimerie nationale » (1904-1952, 45 volumes) qui fit longtemps référence. Deux éditions d'*Œuvres complètes* constituent aujourd'hui les instruments de travail incontournables des chercheurs : l'édition dite « chronologique » dirigée par Jean Massin (Paris, Club français du livre, 1967-1970, 18 tomes dont deux de dessins et lavis) et l'édition de la collection « Bouquins » de chez Robert Laffont (1985-1989, 15 volumes) dirigée par Jacques Seebacher et Guy Rosa (rééditée en 2002). Ces deux éditions font partie des collections de la Maison de Victor Hugo à Vianden, de même que celle de l'Imprimerie nationale.

Un auteur face au livre comme objet commercial

Il ne faut pas s'imaginer Victor Hugo en poète larmoyant et décalé, désarmé devant les « épiciers » du livre. Il se défendait. Il surveillait de près les conditions financières des contrats avec les éditeurs : sa seule source de revenus (avec les recettes des représentations théâtrales). Il ne pouvait pas se prévaloir, comme Chateaubriand, Lamartine ou Vigny, d'un patrimoine familial.

Il n'était pas bibliophile et, dans sa vie privée ou professionnelle, n'était pas amateur de « beaux livres » comme objets de collection. Par contre, il avait le sens de ce qui pouvait rendre un livre attractif pour le public qu'il visait : la bourgeoisie et le peuple lettré. Son style si particulier, fait de ruptures de ton,

avec des niveaux de langue très variés, reflète ce désir de viser large et correspond aussi à une conviction profonde. « Le sublime est en bas », disait-il, choisissant en conséquence ses sujets, ses personnages et la façon de les développer. L'évolution du marché livresque de l'artisanat individuel vers l'exploitation à grande échelle se remarque dans sa production : de l'intimisme lyrique, il est passé insensiblement à la narration poétique, souvent journalistique, ou au récit romanesque à visée épique.

La Maison de Victor Hugo à Vianden, qui rouvrira ses portes officiellement le samedi 11 mai 2002, s'intéresse aussi à la question éditoriale : en 1853, le Gouvernement impérial fit pression sur son homologue luxembourgeois pour empêcher l'entrée sur territoire français des *Châtiments*[1].

Bibliographie :

LASTER, Arnaud, *Pleins feux sur Victor Hugo*, Paris, Comédie-française, 1981. ; LEUILLIOT, Bernard, *Victor Hugo publie Les Misérables*, Paris, 1970 ; SEEBACHER, Jacques, « Victor Hugo et ses éditeurs avant l'exil », in Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Paris, CFL, t. VI, 1968, pp. I-XV, repris dans *Victor Hugo ou le Calcul des profondeurs*, Paris, Puf écrivains, 1993, pp. 43-56 ; VAN TIEGHEM, Philippe, « Éditeurs », *Dictionnaire de Victor Hugo*, Paris, Larousse, 1970, pp. 93-95.

Frank Wilhelm nous demande de signaler que son livre Paris-Luxembourg. Migrations au temps de la Commune. Victor Hugo sympathisant des Communards lors de son séjour luxembourgeois en 1871, *peut être commandé par virement sur le CCP n°11494-48 des Amis de la Maison de Victor Hugo de Vianden, à Luxembourg, ou directement à son adresse : Frank Wilhelm, 10 rue du Chemin de fer, L-6439 Echternach. Télécopie (+352) 72 74 20.*

[1] Cet article de Frank Wilhelm a été publié dans *Livres. Bücher*, un supplément de *Tageblatt* (Esh-sur-Alzette, Luxembourg) le 22 février 2002.

Ruy Blas 38, de Pierre Chaine

par Ixia Venel

C'est sur la scène du théâtre de l'Humour, le 5 mars 1938, que fut représenté pour la première fois *Ruy Blas 38*, comédie « politico-sentimentale » en quatre actes qui allait emporter un vif succès.

Ne vous fiez pas à son titre trompeur ; contrairement à *Amphitryon 38* de Jean Giraudoux, *Ruy Blas 38* n'est pas la trente-huitième pièce qui reprendrait le sujet de Hugo : Pierre Chaine, cherchant un nouveau titre à son adaptation de la pièce hongroise de Bus Fekete intitulée *Jean*, ne s'était rendu compte que tardivement du parallélisme qui existait avec le célèbre drame du poète, et c'est seulement après avoir choisi son titre qu'il s'avisa de la célébration du centenaire de *Ruy Blas*. Il composa pour l'occasion un avant-propos fantaisiste dans lequel Lisette et Figaro conversent sur la thématique du valet dans la tradition théâtrale et sur la vie quotidienne de leurs pairs dans la société moderne, mais aussi plus particulièrement sur le cas de Ruy Blas qui apparaît alors sur scène pour faire la cour à la soubrette : Lisette l'accepte comme mari et choisit Figaro pour amant ! Déjà en 1935, Pierre Chaine avait obtenu un grand succès dans le même théâtre avec *L'Heure H*, puis en 1937 avec *L'Irrégulière,* adaptation – une fois n'est pas coutume – de la pièce allemande *L'Honneur du Milieu* de Charles Rudolph.

Maître d'hôtel du président du Conseil de la Hongrie, le comte Mariassy, Jean fait preuve d'un service exemplaire auprès de la famille, comme le firent avant lui son père, son grand-père, et même son bisaïeul. Mais le jour des élections générales où l'on assiste à la réélection à forte majorité du comte Mariassy comme député, c'est la grande surprise : Jean triomphe à la tête de l'opposition. Profondément persuadé que son engagement politique n'est pas incompatible avec ses fonctions de domestique, il parvient à convaincre le comte de le garder à son service tout en siégeant à la Chambre. C'était sans compter sur les qualités d'orateur de Jean qui provoquent le renversement du gouvernement et lui valent d'être proposé au poste de ministre. Secrètement épris de la fille du comte Mariassy, Katinka, pour laquelle il s'est hissé

socialement et qui finit par accepter ses faveurs, Jean renonce au prestige en offrant un portefeuille au mari de la jeune femme, Georges, politicien incapable, en échange de la promesse de divorce.

Ruy Blas 38 renouvelle donc d'une certaine façon le sujet de *Ruy Blas*, essentiellement en ce qui concerne les relations Jean-Katinka : comme Ruy Blas, Jean est passionnément et secrètement amoureux de sa maîtresse – qui n'est plus la femme mais la fille de son maître – et, comme lui, c'est pour se rapprocher d'elle qu'il s'élève socialement ; telle une nouvelle Marie de Neubourg, Katinka est touchée par cet amour inattendu. Si le roi Charles II chassait et délaissait sa femme et le sort de son pays, Georges est un politicien et un mari incapable. Jean aussi fait la morale à des individus peu scrupuleux et il veut changer le monde, mais ce n'est pas la faim qui l'a poussé à la domesticité, contrairement au héros de Hugo. Il ne cherche pas à être héroïque : il préfère quitter la politique pour une grande entreprise de charpente autrichienne dans laquelle il espère « améliorer le sort des quatre cents hommes qui [lui] seront confiés ». *Ruy Blas 38* est une comédie tout en finesse et en nuance dans laquelle personne n'a entièrement raison ou entièrement tort, dans laquelle personne n'est à l'abri d'un compromis, comme en témoigne l'affection du comte Mariassy pour Jean, ou la corruption qu'accepte ce dernier pour vivre avec Katinka.

Finalement, plus qu'un renouvellement, *Ruy Blas 38* pourrait apparaître comme un aboutissement : le personnage de Hugo a évolué et s'est adapté au contexte des années trente ; ce que Hugo avait mis en scène avec audace devient réalité, chacun peut désormais évoluer socialement et politiquement s'il s'en donne les moyens, grâce à ses capacités et ses connaissances.

Comédie satirique qui met en lumière les mœurs politiques et sociales de la Hongrie, *Ruy Blas 38* évoque aussi l'histoire de l'Europe de la fin du XIXe siècle, à la veille de la seconde guerre mondiale, et finalement l'engouement démocratique qui fait vibrer l'Europe : un valet érudit qui se fait élire député socialiste et qui renverse le Président du Conseil, son propre patron ! Jean est le fruit de cette guerre d'Espagne qui a vu, comme l'a souligné Noam Chomsky en 1992, les pauvres gens s'activer dans l'administration et la politique. C'est l'actualité politique européenne de l'époque qui est mise en scène ; on y voit les proches d'un homme politique changer leurs orientations

personnelles, la corruption et la lutte des classes. Quelle délicieuse ironie de voir Katinka s'exclamer à l'annonce des résultats : « Je ne vous comprends pas, Jean. Vous aviez notre estime à tous. Tout le monde ici était content de vous. Que s'est-il passé tout à coup ? N'étiez-vous pas satisfait ? » Si *Ruy Blas 38* apparaît de toute évidence comme une satire des mœurs politiques et sociales, sa première qualité est avant tout d'être restée humaine, comme en témoigne cette réponse de Jean à Georges qui se demande de quel droit il se permet d'invoquer l'égalité sociale : « Oh ! je parle de l'égalité qui réside dans le respect de la personne. De même que je respecte mon maître, parce qu'il est mon maître, j'attends de lui des égards, parce que je suis son domestique. »

Légère et pleine de vitalité, cette comédie ne pouvait que plaire de par sa construction dramatique, son rythme et la qualité de son dialogue grâce auquel se démarque l'écriture spirituelle de Pierre Chaine. Si *Jean* avait connu un immense succès dans de nombreux pays d'Europe centrale, son adaptation est excellemment accueillie tant par le public bruxellois et parisien que par la critique. *Ruy Blas 38*, troisième pièce de la saison à avoir pour personnage principal un valet de chambre, après *L'Enfant de Mary* de Archie N. Menzies (adaptée par André Jullien du Breuil) et *Le Valet-Maître* de Armont et Léopold Marchand , bénéficie de la réputation que s'est acquise Pierre Chaine par ses précédents succès et, surtout, de la grande qualité de son interprétation, de sa mise en scène et de ses décors. Sa parution le 24 septembre 1938 dans *La Petite Illustration*, hebdomadaire réputé pour se faire écho des pièces à succès, confirme la réussite d'une pièce qui est à redécouvrir !

COLLOQUES

Des colloques sur Hugo ont lieu et auront lieu un peu partout en France et dans le monde en cette année 2002. Ne pouvant rendre compte de la totalité de ces manifestations, nous avons renoncé à vous en dresser la liste. Peut-être donnerons-nous, dans un prochain numéro, les programmes détaillés de ceux qui nous auront été transmis par e.mail ou sur disquette. Nous faisons une exception pour le Colloque d'Amiens, « Hugo et le romanesque », car Daniel Compère, qui y a assisté, nous a envoyé un petit reportage sur ces journées.

AMIENS

21 et 22 février 2002

VICTOR HUGO ET LE ROMANESQUE

par notre envoyé spécial Daniel Compère

Organisé par le centre d'Études du roman et du romanesque de l'Université de Picardie, ce colloque a réuni des chercheurs spécialistes et non-spécialistes de Hugo, qui ont examiné son œuvre du point de vue de cette notion de romanesque qui ne se réduit donc pas au roman, mais désigne les péripéties extraordinaires (amours, aventures), le non-vraisemblable, ce qui fait rêver. Quatre séquences en quatre séances ont ainsi interrogé l'œuvre de Hugo pour voir comment le romanesque s'y manifeste :

I. Approches de la notion de romanesque :

Dans "Le travail de l'anti-romanesque", Anne Ubersfeld définit le romanesque comme un jeu de rencontres du hasard, apportant au lecteur la satisfaction de voir les événements se dérouler conformément à son attente. Elle en conclut que les œuvres de Hugo sont anti-romanesques : elles frustrent souvent le lecteur/spectateur d'une fin heureuse et soulignent plutôt l'ironie de l'*anankè*. Judith Wulf souligne que, chez Hugo, le mot *romanesque* n'est guère employé, alors qu'il parle de *dramatique*. Mais cette notion n'est-elle pas désignée par d'autres termes, comme *charme* ou *rêverie* ? ("Le Romanesque comme mode mineur. Un interprétant non générique"). Delphine Gleizes analyse "le Rôle de l'image dans la construction du romanesque" : lors de sa visite sur le site de Waterloo en 1861, Hugo a pris des notes textuelles et des croquis en vue des *Misérables*. L'enseigne du cabaret de Thénardier, qui vient de l'un de ces dessins, joue un rôle romanesque, servant en particulier de double reconnaissance pour Marius (il reconnaît la scène du sauvetage de son père et éprouve de la reconnaissance pour le sauveteur). Sous le titre resnaisien de "La

Vie est un roman", Florence Naugrette évoque le travail du romanesque dans le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : ce texte curieux au statut générique incertain fait appel à des techniques romanesques telles que l'héroïsation des personnages, un jeu des voix narratives, usage de schèmes du roman d'aventures ou du roman d'apprentissage, etc.

II. Le romanesque hors des romans (1)

Bernard Degout étudie dans "Le "roman du sacre" comment les pages "À Reims", détachées du *William Shakespeare*, se font plus roman qu'autobiographie ou histoire. Piroshka Madacsy évoque "la Réception du roman hugolien en Hongrie dans les années 1830", soulignant en particulier la rapidité avec laquelle *Notre-Dame de Paris* est traduit en hongrois et adapté au théâtre, alors que la poésie de Hugo est moins connue. Agnès Spiquel relit *Les Burgraves* comme moyen pour Hugo d'aborder des thèmes politiques et personnels, mais aussi comme retour d'une écriture romanesque, en particulier dans le traitement des personnages ("Drame, épopée et romanesque : *Les Burgraves*"). Dans "*Le Rhin*, un voyage à l'épreuve du romanesque", Philippe Antoine étudie comment ce récit de voyage glisse fréquemment vers la fiction, laissant place à des légendes ou transformant l'écrivain en personnage. Henri Rossi s'intéresse à un aspect de ce même texte de Hugo, en soulignant le "Romanesque et les aspects autobiographiques à travers *La Légende du beau Pécopin*" et la manière dont ce conte merveilleux présente un miroir de la pensée politique et historique de Hugo.

III. Le romanesque dans les romans

Dans "les Lieux de parole : révolution et transformation dans *Quatrevingt-Treize*, Sylvie Jeanneret montre comment la vision de la révolution s'y inspire de divers genres dont le roman d'apprentissage et l'importance qu'y prennent les actes de parole. Isabelle Casta étudie ce même roman d'un point de vue différent, en montrant particulièrement son sous-texte infernal ("*Acheronta movebo*, *Quatrevingt-Treize* : roman révolutionnaire ou révolution romancée?"). Sous le titre "Poésie, prose, roman et romanesque chez Hugo en 1860", Pierre Laforgue examine l'année 1860, année clef où Hugo travaille sur plusieurs chantiers qui, *a priori*, peuvent paraître sans lien : *Chansons des rues et des bois*, *La Fin de Satan*, la reprise des *Misérables*. Le lien n'en serait-il pas le romanesque ?

IV. Le romanesque hors des romans (2)

Sous le titre "Univers poétique et structures romanesques dans *Les Orientales*", Olivier Decroix montre que Hugo rêve très tôt de fusionner les genres et que le romanesque est le moyen de passer d'un genre à un autre, même dans un recueil

poétique comme celui-ci. Philippe Le Touzé examine "le Gibet de *La Fin de Satan*" en montrant qu'il s'agit d'une réécriture romanesque de l'Évangile. Patrick Berthier fait apparaître les manifestations du "Romanesque, roman noir et mélodrame dans *Mille francs de récompense*". Véronique Dufief évoque "le Romanesque en liberté dans une pièce poétique, *La Forêt mouillée*", soulignant comment les éléments du décor deviennent de véritables personnages.

De gauche à droite : François-Victor Hugo,
Auguste Vacquerie, Victor Hugo, par Bertall.
(Colloque à trois…)

INÉDITS

Vous avez été plusieurs à nous envoyer des documents inédits (voir aussi à la rubrique « Courrier des lecteurs » la lettre transmise par M. Sourd). Gérard Pouchain, notre secrétaire, et Valérie Gramfort nous ont communiqué des lettres qu'ils ont bien voulu commenter.

Un dépouillement systématique de la dizaine de journaux qui paraissent à Jersey pendant l'exil de Victor Hugo (5 août 1852 – 31 octobre 1855) dans la plus grande des îles anglo-normandes, serait des plus fructueux et révélerait de nombreuses informations sur l'écrivain et sa famille : séjour à l'Hôtel de la Pomme d'Or, emménagement à Marine Terrace, présence à des spectacles et à des concerts, excursions, visites d'amis, relations avec les proscrits, etc.

Il pourrait réserver quelques heureuses surprises, telle cette lettre de Victor Hugo insérée dans *La Chronique de Jersey* des 4, 7, 11 et 14 janvier 1854 , et qui n'a jamais été reproduite par la suite.

A ces dates, la rubrique « Annonces » présente l'Institution française de Jersey, située 44, Halkett Place, à Saint-Hélier, et tenue par « MM. Auguste Desmoulins, Professeur, et L. Desages, Bachelier-ès-Lettres, Licencié en Droit ».

L'un et l'autre avaient été arrêtés en décembre 1851, après le coup d'Etat, et contraints à l'exil. Etienne-Luc Desages, gendre de Pierre Leroux, avait fondé en 1847, avec Pauline Roland et Grégoire Champseix, *L'Eclaireur de l'Indre.* Auguste Desmoulins avait collaboré à des publications éditées par Pierre Leroux dont il était aussi devenu le gendre, puis avait rédigé avec Etienne-Luc Desages, en 1848, une *Doctrine de l'Humanité. Aphorismes*. Elu député, il avait été accusé d'avoir participé à l'insurrection lyonnaise du 15 juin 1849, mais acquitté par le Conseil de guerre. Le 4 décembre 1851, il avait publié, avec quatre autres « vaillants ouvriers », un Manifeste aux travailleurs qui fera dire à Victor Hugo que cet homme « si intelligent et si brave » appartenait à « la forte race des hommes lettrés et combattants » *(Histoire d'un crime, III, 8*).

La Chronique de Jersey donne des précisions sur le projet des deux gendres de Pierre Leroux, la création, « avec le concours de Professeurs diplômés » et d'un « Maître d'anglais », d'une Institution où l'enseignement « est donné successivement dans trois classes, selon l'âge des élèves et leur degré d'avancement » : « classe élémentaire » à deux divisions (7 à 9 ans, et 9 à 12

ans), « seconde classe » (de 12 à 15 ans), « classe supérieure » (de 15 à 18 ans). Outre les matières traditionnelles (français, mathématiques, sciences, langues, etc.), on signale l'enseignement de la « musique vocale », du « dessin d'après nature », du « dessin linéaire », du « lavis », de la « déclamation », de la « tenue des livres (méthode anglaise) », de la « construction des machines ». « Les classes, indique aussi l'annonce, sont ouvertes tous les jours, excepté les dimanches et jours de congé en usage dans le pays, de 9 heures à midi, et de 2 heures à 5 ».

Plusieurs « références » recommandent cette Institution : « MM. Victor Hugo (*), Marine-terrace ; Philippe Godfray, Old Bank ; le Docteur Brohier ; Hayes, (Jersey Times) ; Ph. Ahier, Ecrivain près la Cour ; F.-A. Romeril, (Chronique) ; Pierre Leroux, High Knoll-cottage ; Hammond, (Samarés) ; le Docteur Barbier, Grove-place ; Manuel, Notaire ; Asplet, Halkett-place ; Hélier Simon, Ecrivain près la Cour ».

L'astérisque qui suit le nom de Victor Hugo renvoie à une note en bas de page :

« (*) Notre illustre concitoyen a bien voulu accompagner sa recommandation d'une lettre que nous sommes heureux de publier ici :

Marine Terrace, 16 Novembre 1853.

Ce que vous voulez faire, mes honorables et chers compatriotes, me paraît hautement recommandable et utile.

Répandre dans les jeunes âmes qui seront un jour le peuple de Jersey les lumières de la France, de la vraie France libre du Dix-Neuvième siècle ; maintenir ce vieil esprit Jersiais qui semble être comme la tradition normande conservée toujours vivante entre le peuple Français et le peuple Britannique ; consolider ce précieux lien de la langue française qui rattache à notre littoral les intérêts commerciaux et matériels de l'île, et qui, en ce moment, tend à se rompre ; empêcher que les jeunes populations de l'avenir deviennent exclusivement Anglaises au préjudice de leur nationalité ; leur offrir un moyen de compléter, de corriger, peut-être, l'éducation anglaise par l'éducation française, sans qu'elles soient contraintes d'avoir recours au détestable enseignement militaire et clérical de la France actuelle ; en un mot, des enfants qu'on vous confiera, faire des hommes libres, dignes citoyens de l'Angleterre, et

des esprits éclairés, dignes voisins de la France, voilà le but que vous avez devant les yeux ; voilà la tâche que vous vous imposez. J'applaudis, du fond du cœur, à cet effort.

Je ne doute pas que vous ne soyez compris et secondés par un grand nombre de pères de famille, dans cette sérieuse et intelligente population des îles de la Manche.

A l'œuvre donc. Menez à fin cette pensée excellente. Aidez-nous, par les services que rendra votre enseignement, à payer la dette d'hospitalité que nous, proscrits, contractons envers Jersey ; remerciez de cette façon ce noble et beau pays qui, maintenant comme autrefois, aujourd'hui, à propos de la vérité morale et sociale, comme il y a deux siècles, à propos de la liberté religieuse, a cet insigne honneur d'offrir un asile à la conscience humaine.

Recevez l'expression de ma vive cordialité.

Victor Hugo

Auguste Desmoulins[1] restera à Jersey jusqu'en 1859. Quant à Etienne-Luc Desages, il continuera à diriger l'Institution jusqu'en 1879. Ses sept enfants naîtront tous dans l'île de Jersey.

Gérard Pouchain

*

Victor Hugo s'est toujours montré hostile à la peine de mort[2] qu'il considérait tout à la fois comme un châtiment inutile, une insulte à Dieu et un outrage à la dignité humaine. Ses nombreux écrits et dessins témoignent de sa volonté d'en dénoncer toute l'horreur en y représentant de nombreuses scènes de pendaisons et en y décrivant l'aspect lugubre de la guillotine. Hugo publie en 1829 *Le Dernier Jour d'un condamné*. Ce roman dépeint à la fois les angoisses d'un jeune homme face à l'attente et aux préparatifs de son exécution, d'un père brisé quand il serre dans ses bras sa petite fille qui ne le reconnaît pas. C'est l'histoire

[1] La Maison de Victor Hugo, place des Vosges, conserve une lettre qu'il adressa de Londres à Victor Hugo, « 27, Grand Place, à Bruxelles, Belgique », le 9 juin 1852, et qui commence ainsi : « Citoyen, Après bien des efforts nous allons élever ici cette imprimerie française et européenne dont je vous ai entretenu à Bruxelles. Le citoyen Delhasse m'écrit que vous désirez avoir un aperçu des prix de l'impression à Londres […] ».

[2] Consulter l'article de Robert Badinter « Je vote l'abolition de la peine de mort » in *L'Histoire*, Revue mensuelle, n°261, janvier 2002, pp. 56-57 ; ainsi que l'ouvrage intitulé *Victor Hugo contre la peine de mort, ce crime public*, avant-propos de Robert Badinter, textes réunis et présentés par Jérôme Picon et Isabel Violante, éd. Textuel, Paris 2001.

du destin brisé d'un homme ordinaire dont on ignore jusqu'au bout le motif de la condamnation. D'autres œuvres romanesques publiées à des dates ultérieures comportent des pages destinées à convaincre de la nécessité d'abolir la peine de mort : ainsi la description du pendu dans *L'Homme qui rit* (1869) ou celle de la guillotine dans *Quatrevingt-treize* (1874). Ce combat amène aussi Hugo à intervenir auprès des plus hautes personnalités - comme lord Palmerston - en leur adressant des pétitions et des lettres afin qu'elles renoncent à exécuter des condamnés à mort, John Brown par exemple. Quel que soit le crime commis, Hugo refuse que le couperet tombe ; même l'horrible crime de Pantin qui met en émoi la France pendant l'année 1869 ne parvient pas à ébranler ses convictions.

Cette sinistre affaire[1] débute le 20 septembre lorsque le cultivateur Jean Langlois découvre un cadavre dans un champ situé à proximité de la gare de Pantin, dans la plaine d'Aubervilliers. La police, dépêchée sur les lieux, exhume cinq autres corps sous le regard ahuri de nombreux badauds qui affluent de partout. Les victimes appartiennent à une seule et même famille originaire d'Alsace. L'autopsie révèle que madame Kinck et cinq de ses enfants ont été sauvagement assassinés à l'aide d'une pioche et autres objets tranchants. La presse s'empare de l'affaire et relate à la manière d'un roman feuilleton les différentes péripéties, d'autant qu'elle ne manque pas de rebondissements. De l'arrestation du jeune mécanicien Jean-Baptiste Troppmann au Havre le 23 septembre, jusqu'à la découverte tour à tour de deux autres corps, l'un, le 26 septembre, celui de Gustave, le fils aîné enterré à quelques mètres des autres membres de sa famille, et l'autre, celui du père, retrouvé en Alsace le 25 novembre. A chacun de ses interrogatoires, Troppmann, à peine âgé de 19 ans, déploie une énergie farouche à donner diverses versions de son crime, jusqu'à évoquer l'existence de complices dont il préfère respecter l'anonymat par peur de représailles sur sa famille[2]. De nombreuses personnalités littéraires

[1] pour de plus amples détails sur cette affaire, se reporter à mon article paru dans la revue Romantisme, n°97, au cours du troisième trimestre de l'année 1997 et sous un pseudonyme involontaire de ma part, à savoir Véronique Gramfort, au lieu de Valérie. Non seulement j'y relate la découverte des cadavres jusqu'à l'exécution du coupable, mais j'y montre aussi l'exploitation abondante de la presse à sensation ainsi que celle plus littéraire de certains écrivains de l'époque comme Lautréamont et Rimbaud.

[2] La consultation du dossier d'instruction montre que les enquêteurs ont cherché à tout prix à faire de Troppmann l'unique coupable de ce crime. Il était sans doute, pour des raisons politiques, nécessaire d'ignorer l'existence d'autres complices afin de clore au plus vite l'enquête et de permettre à la justice d'ordonner l'élimination d'un individu qui ne pouvait être que gênant pour l'ordre intérieur du pays. Des

s'intéressent à l'affaire : Alexandre Dumas et Arsène Houssaye, notamment, assistent au procès qui débute le 28 décembre et se termine le 30 avec, à la clé, le verdict tant attendu de tous, la condamnation à mort de Troppmann.

Victor Hugo ne s'implique pas personnellement dans cette affaire[1]. Toutefois une lettre retrouvée à la Bibliothèque administrative de la Ville de Paris, montre que Hugo est plus déterminé que jamais à combattre la peine de mort, quelle que soit la gravité du crime. Elle est adressée à Stan Champroux et datée du 10 janvier, neuf jours avant l'exécution de Troppmann :

Je n'ai trouvé, Monsieur, votre lettre qu'à mon retour de Guernesey. Je pense absolument comme vous : l'affreux crime de Troppmann, loin d'être un obstacle est une occasion, il met à l'ordre du jour l'abolition de l'échafaud. Plus le crime est grand, plus le principe est éclatant ; l'assassinat prouve par son horreur l'inviolabilité de la vie humaine, et il la prouve pour l'assassin comme pour la victime.

Je suis donc de votre avis, et je déclare qu'il y a opportunité à réclamer, en présence de cet épouvantable Troppmann, la suppression de l'échafaud.

D'ailleurs il est toujours l'heure de dire aux hommes : ne tuez pas.

Je recevais vos communications avec le plus grand intérêt ; je sens dans votre éloquente lettre un esprit très élevé, et je vous envoie un cordial serrement de main.

Victor Hugo.

[Lettre figurant dans les papiers de Ferdinand Hérold, secrétaire général du Ministère de la justice, ministre intérimaire de l'intérieur du 6 septembre 1870 au 31 janvier 1871. BAVP (Bibliothèque administrative de la ville de Paris). Cote : MS-141]

Valérie Gramfort

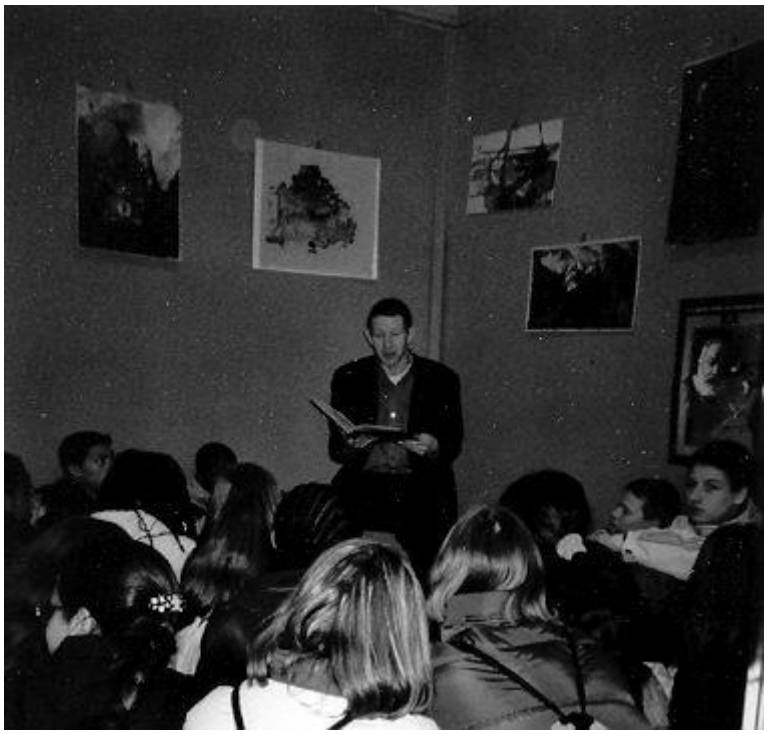
---

troubles étaient en effet à craindre de la part d'une population se sentant menacée d'insécurité. Si Troppmann semble avoir été impliqué dans ce crime, il n'en demeure pas moins que des complices semblent avoir réellement existé. Plusieurs témoignages abondent dans ce sens.

[1] Victor Hugo, en exil, n'assiste pas à l'exécution, contrairement à d'autres personnalités comme Ivan Tourguéniev, Victorien Sardou et Albert Wolf. Rien, ne permet non plus, de prouver à ce jour que l'écrivain ait écrit une lettre ou signé une pétition en faveur du jeune Jean-Baptiste Troppmann.

LA SOCIÉTÉ DES AMIS AU SALON DU LIVRE

Grâce aux efforts de notre trésorier, André Lhomme, efficacement assisté de Vincent Wallez, Aline Marchadier, Marina Lecca, Caroline Delattre, Géraldine Muller, nous avons pu présenter au Salon du Livre de cette année *La Société des Amis de Victor Hugo*. Nous avons eu de nombreux visiteurs et de nouveaux adhérents. Vincent Wallez et Sandrine Baudron ont agrémenté cette rencontre de lectures de textes. Voici quelques photographies qui témoignent de ces chaleureux moments.



Des lycéens ont fait une halte au stand de la *Société des Amis* pour écouter Vincent Wallez leur lire l'histoire du « Beau Pécopin et de la Belle Bauldour », ce joli conte que Victor Hugo a inséré dans *Le Rhin*

Pendant que Vincent Wallez captive les lycéens, Marina Lecca et Aline Marchadier s'apprêtent à accueillir les visiteurs.

Aline Marchadier s'est absentée pour aller assister à un débat… sur Victor Hugo, bien sûr. André Lhomme la relaie auprès de Marina Lecca

Plusieurs adhérents et membres du conseil d'administration se sont retrouvés au stand :
De gauche à droite : Caroline Delattre, Arnaud Laster, Marina Lecca, Danièle Gasiglia-Laster, André Lhomme, Aline Marchadier

****

***L'Écho Hugo* est publié avec le concours du Centre National du Livre**

Conception d'ensemble : Danièle Gasiglia-Laster

Ont participé à ce numéro :

Daniel Ancelet, Carole Aurouet, France Bastia, Cheng Zenghou, Daniel Compère, Michèle Fizaine, Danièle Gasiglia-Laster, Valérie Gramfort, Yamina Hachemi, Marie Hugo, Alix Loiseleur des Longchamps, Florence Naugrette, Gérard Pouchain, Diane Silva, J.-F. Sourd, Françoise Tillard, Ixia Venel, Frank Wilhelm.

Nous remercions Arlette Albert-Birot et Arnaud Laster de leur relecture attentive et André Lhomme qui s'occupe des envois postaux et des diverses questions pratiques.

Images : Tous droits réservés

BULLETIN D'ADHESION

Je, soussigné(e)

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Téléphone (facultatif) **:**
Profession :

Déclare souhaiter devenir membre de la « Société des Amis de Victor Hugo ».

Vous trouverez ci-joint un chèque* de :

membre actif
☐ 20 euros
☐ 10 euros (étudiant ou demandeur d'emploi)
☐ 35 euros (couple)

membre bienfaiteur
☐ 100 euros (ou plus)

représentant le montant de ma cotisation pour l'année en cours.

Fait à le

Signature

*libellé à l'ordre de la « Société des Amis de Victor Hugo »
et adressé à : André Lhomme, 88 bd Arago, 75014 PARIS.